



**HAL**  
open science

# L'évolution de la notion de barbarie pendant la période anglo-saxonne

Arnaud Lestremau

► **To cite this version:**

Arnaud Lestremau. L'évolution de la notion de barbarie pendant la période anglo-saxonne. *Annales de Normandie*, 2021, 71 (1), pp.5-36. 10.3917/annor.711.0005 . hal-03634660

**HAL Id: hal-03634660**

**<https://hal.science/hal-03634660v1>**

Submitted on 25 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'évolution de la notion de barbarie pendant la période anglo-saxonne

Arnaud LESTREMAU\*

« Ce que l'on aperçoit au contact des peuples civilisés et des barbares : que régulièrement la civilisation inférieure commence par adopter les vices, les faiblesses et les excès de la supérieure, puis, partant de là, tandis qu'elle en éprouve la séduction, finit par faire passer sur elle, au moyen des faiblesses et des vices acquis, quelque chose de la force que renferme la civilisation supérieure »<sup>1</sup>.

Cette citation, que Nietzsche utilise pour critiquer les disciples de Schopenhauer, recèle tous les paradoxes de la notion de barbarie. Utilisée pour délégitimer des adversaires, elle passe par une assignation identitaire essentialisante : dans le cas présent, Nietzsche assume l'existence de « peuples civilisés » et de « civilisation[s] inférieure[s] », qui ont des « vices », des « faiblesses » et une « force » spécifiques. Cependant, le contact entre peuples se traduit aussi par la transmission de ces caractéristiques. Ce qui était essentiel et inné devient donc acquis et contingent. Dans ces conditions, un peuple peut changer de catégorie, gagner sa part de supériorité, ou la perdre. Ce balancement entre fixité et mouvement constitue le cœur de notre propos : entre assignation identitaire et construction situationnelle, la barbarie est difficile à saisir et s'impose comme objet de réflexion.

La notion de barbarie apparaît en Grèce à la période archaïque. Elle désigne alors les non-Grecs, parlant une langue incompréhensible aux Hellènes<sup>2</sup>. Pendant les Guerres médiques, notamment chez Hérodote, le mot se charge de connotations renvoyant à la civilisation, à l'organisation politique et à la moralité des Perses, avant de contaminer le rapport des Grecs avec tous les peuples étrangers et de donner corps à un droit de dominer ceux que l'on considère désormais comme des êtres inférieurs<sup>3</sup>. Lorsque les Romains s'approprient le mot, ils procèdent de façon similaire, en associant tel barbare à tel vice : le Gaulois est impie et violent, l'Étrusque corrompu, le Carthaginois perfide et cruel, le Numide versatile et charnel<sup>4</sup>, etc. Ainsi, le barbare incarne l'étrangeté radicale et irréductible, qui menace l'intégrité de

---

\* Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne.

<sup>1</sup> F. NIETZSCHE, *Le gai savoir*, trad. par. P. Wotling, Paris, Flammarion, [1882] 1997, § 99.

<sup>2</sup> HERODOTE, *L'Enquête*, trad. par. A. Barget, Paris, Gallimard, 1985, Livre I, chap. 58 ; C. LEROUGE-COHEN, « Les conceptions grecques », dans B. DUMEZIL (dir.), *Les barbares*, Paris, Puf, 2016, p. 1.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 2-5 et p. 19 ; F. HARTOG, « Barbarians : From the Ancient to the New World », dans M. BOLETSI et C. MOSER (dir.), *Barbarism revisited : New perspectives on an old concept*, Leyde, Brill, 2015, p. 34-35.

<sup>4</sup> L. MERY, « Rome et les Barbares », dans B. DUMEZIL (dir.), *Les barbares*, Paris, Puf, 2016, p. 26-27.

Rome<sup>5</sup>. C'est cette vision classique que l'on retrouve chez Isidore de Séville, lorsqu'il définit les « nations germaniques » : « des groupes immenses et des nations sauvages, endurcies par des froidures particulièrement extrêmes »<sup>6</sup>. Quand on se rappelle que « le mot *nation* vient d'*être né*<sup>7</sup> », on comprend que la barbarie est une caractéristique presque *génétique* qui se transmet avec le sang. L'assignation de ces « qualités » est définitive, sans appel. Mais elle procède en réalité de « l'observateur qui crée une norme », en la fixant sur une ethnicité ou une race<sup>8</sup>, et qui construit grâce à elle une frontière entre l'endogroupe et l'exogroupe, afin de renforcer l'identité du premier par rejet du second<sup>9</sup>. Il s'agit donc d'un concept asymétrique, opposant de manière radicale « nous » et « eux » sur la base d'une axiologie déshumanisante<sup>10</sup>.

Pour autant, comme le notent Maria Boletsi et Christian Moser, le concept recèle une « instabilité intrinsèque ». D'abord, le barbare est nécessaire à l'endogroupe : placé à sa marge, il en permet la définition par le rejet qu'il suscite et est en conséquence au cœur du réacteur identitaire. Sans lui, il n'y a pas d'identité et il faut périodiquement changer de barbare pour maintenir l'unité du groupe<sup>11</sup>. Par ailleurs, le barbare se définit par son anormalité ; par définition, il transgresse les frontières, ce qui soulève un paradoxe : comment définir de manière stricte et durable un individu qui outrepassé les limites constamment<sup>12</sup> ? En ce sens, le terme est constamment réévalué, adapté. Ainsi, les Grecs d'Homère n'étaient pas encore de vrais Grecs et il n'y avait pas vraiment de barbare à cette époque, tandis que les Athéniens sont les descendants de barbares qui sont progressivement devenus des êtres

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 21-22 ; A. CHAUVOT, « Désigner un ennemi : la notion d'*hostis* dans le Code théodosien et les *interpretationes* », dans A. CHAUVOT, A. BECKER et H. HUNTZINGER (dir.), *Les barbares des Romains. Représentations et confrontations*, Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2016, p. 103-117.

<sup>6</sup> ISIDORE DE SEVILLE, *Etymologiae*, éd. M. REYDELLET, *Les étymologies. Livre IX. Les langues et les groupes sociaux*, Paris, Belles Lettres, 1984, chap. II, § 97.

<sup>7</sup> *Ibid.*, chap. II, § 1.

<sup>8</sup> B. DUMEZIL, *Les barbares*, Paris, Puf, 2016, p. IX-X.

<sup>9</sup> R. HODOT et P. JOUIN, « Barbares, barbarismes et barbarie dans le monde gréco-romain », dans J. SCHILLINGER et P. ALEXANDRE (dir.), *Le barbare : images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Berne, P. Lang, 2008, p. 25-45, p. 95-96.

<sup>10</sup> F. HARTOG, « Barbarians... », *op. cit.*, p. 12 ; R. KOSELLECK, « The Historical-Political Semantics of Asymmetric Counterconcepts », dans R. KOSELLECK (dir.), *Futures past : on the semantics of historical time*, New York, Columbia University Press, 2004, p. 155-191.

<sup>11</sup> M. BOLETSI et C. MOSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 15-18.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 18.

civilisés<sup>13</sup>, de sorte que l'on peut, par l'éducation notamment, perdre son caractère barbare et gagner en vertu<sup>14</sup>. Pour les Romains, la question se pose de manière plus politique. Dans la phase d'expansion de l'Empire, un barbare est un « futur sujet de Rome », voire un « citoyen à venir »<sup>15</sup>. Après la Constitution antonine (212), en particulier, tous les habitants de l'Empire deviennent citoyens et la rupture entre Romains et barbares de l'intérieur disparaîtrait brutalement, le droit romain s'imposant vraisemblablement à tous les barbares futurs installés dans l'empire<sup>16</sup>, sans que toutes les représentations sociales ne s'estompent pour autant. La situation de l'Antiquité tardive est si confuse qu'il est difficile de réduire le monde à deux groupes : Rome est aux mains de barbares, même si ses habitants sont latins, les Goths sont fortement romanisés, certains barbares ont des comportements admirables et les représentants de l'empire sont désormais des Grecs byzantins, dont les armées piochent dans la totalité des peuples du moment<sup>17</sup>, etc. De manière générale, cette période se caractérise par un mélange croissant entre barbares romanisés et Romains déclassés<sup>18</sup>. En conséquence, les comportements des uns et des autres sont similaires et marqués par une violence endémique. L'usage du terme est alors totalement thétique : on l'utilise à des fins rhétoriques, afin de répondre à l'attente d'un public et de construire l'image d'un adversaire donné<sup>19</sup>.

L'objet de cet article est de comprendre comment une notion aussi chargée et paradoxale a pu être adoptée par un peuple barbare, les Anglo-Saxons. Comment accommoder cet héritage

---

<sup>13</sup> F. HARTOG, « Barbarians... », *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 35-36 ; C. LEROUGE-COHEN, « Les conceptions grecques... », *op. cit.*, p. 19-20. Voir notamment ISOCRATE, *Le Panégyrique d'Athènes*, éd. A. AUGER, Paris, Hachette, 1864, § 50 et CICERON, *La république*, trad. E. BREGUET et A. YON, Paris, Gallimard, 1994, livre I, chap. 58.

<sup>15</sup> L. MERY, « Rome et les Barbares... », *op. cit.*, p. 22 et p. 27-30.

<sup>16</sup> R. W. MATHISEN, « Becoming Roman, Becoming Barbarian : Roman Citizenship and the Assimilation of Barbarians into the Late Roman World », dans U. BOSMA, G. KESSLER et L. LUCASSEN (dir.), *Migration and membership regimes in global and historical perspective : an introduction*, Leyde, Brill, 2013, p. 191-220. Pour des nuances, voir A. CHAUVOT, « La situation juridique des barbares dans l'Empire tardif et la question des unions mixtes », dans A. CHAUVOT, A. BECKER et H. HUNTZINGER (dir.), *Les barbares des Romains. Représentations et confrontations*, Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2016, p. 301-325.

<sup>17</sup> J. AUBERGER, « On est toujours le barbare de quelqu'un. Les Barbares dans la Guerre des Goths de Procope », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 89, 2015, p. 7-32, notamment p. 10-28.

<sup>18</sup> B. DUMEZIL, « L'Antiquité tardive, discours et réalité des Grandes Invasions », dans B. DUMEZIL (dir.), *Les barbares*, Paris, Puf, 2016, p. 50-52.

<sup>19</sup> R. W. MATHISEN, « Violence Behavior and the Construction of Barbarian Identity in Late Antiquity », dans H. A. DRAKE (dir.), *Violence in late Antiquity : perceptions and practices*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 27-35, notamment p. 22 et p. 25.

axiologique ? Comment assumer des ancêtres païens et barbares ? Comment traduire ce concept en vieil anglais ? Comment est-il utilisé dans le contexte insulaire ? Le propos porte sur la totalité de la période anglo-saxonne. Il inclut donc l'étude des œuvres fondatrices de l'écolâtre de Jarrow, Bède le Vénérable (672-735)<sup>20</sup>, de l'évêque Aldhelm de Sherborne (640-709)<sup>21</sup> ; il repose également sur les regards distanciés de l'expatrié Alcuin (730-804), formé à York, mais proche de Charlemagne, et de l'*Historia Brittonum*, construite au IX<sup>e</sup> siècle par un compilateur gallois<sup>22</sup> ; il se prolonge dans les textes majeurs de la fin de la période, avec la traduction de Bède en vieil anglais datant du IX<sup>e</sup> siècle, le *Chronicon* d'Æthelweard<sup>23</sup> et les homélies d'Ælfric d'Eynsham, à la fin du X<sup>e</sup> siècle, les chartes anglo-saxonnes<sup>24</sup> et l'*Encomium Emmae reginae*, écrit en l'honneur d'Emma, reine des Anglais et fille du duc Richard de Normandie<sup>25</sup>.

### ***Le cadre initial : une barbarie à géométrie variable***

Le concept hérité de l'Antiquité est récupéré de manière coutumière dans le monde insulaire. Cependant, il cumule les différents sens que le mot a pris au cours de son parcours. À sa signification ethnologique initiale, par opposition à la civilisation gréco-romaine, s'est ajoutée une dimension religieuse, qui rejette dans l'arriération les païens et les hérétiques.

Le sens classique du terme apparaît de façon régulière sous la plume d'auteurs qui rapportent le point de vue des Romains et, plus rarement, des Grecs<sup>26</sup>. Le sens premier du

---

<sup>20</sup> A. CREPIN, M. LAPIDGE *et al.* (éd.), *Bède le Vénérable. Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Paris, Cerf, 2005 (ci-après HEPA).

<sup>21</sup> R. EHWALD (éd.), *Aldhelmi Opera*, Berlin, Weidmann, 1919.

<sup>22</sup> D. N. DUMVILLE (éd.), *Nennius. The historia Brittonum*, Cambridge, Brewer, 1985 (ci-après HB). David Dumville a fortement questionné la paternité du texte, habituellement attribuée à Nennius. Cette attribution a été récemment réaffirmée dans B. GUY, « The origins of the compilation of Welsh historical texts in Harley 3859 », *Studia Celtica*, 49, 2015, p. 21-56.

<sup>23</sup> A. CAMPBELL (éd.), *The Chronicle of Æthelweard*, Londres, Thomas Nelson, 1962 (ci-après ÆTHELWEARD).

<sup>24</sup> P. H. SAWYER, *Anglo-Saxon Charters*, Londres, Royal Historical Society, 1968 (ci-après S, suivi du numéro de la charte).

<sup>25</sup> A. CAMPBELL et S. KEYNES (éd.), *Encomium Emmae Reginae*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998 (ci-après ENCOMIUM).

<sup>26</sup> C'est le cas d'Alcuin à plusieurs reprises, mais sans développement particulier. Par exemple, ALCUIN, *Super III Epistolas Pauli*, éd. C. CHASE, *Two Alcuin letter-books from the British Museum MS Cotton Vespasian A XIV*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1975, p. 84, § 11 (*Graeci et barbari*). ALCUIN, *Disputatio de rhetorica et de virtutibus sapientissimi regis Carli et Albini magistri*, éd. W. S. HOWELL, *The*

mot, on le sait, est linguistique. Dans le contexte grec, est barbare qui parle une langue différente, « le groupe hellène [ayant], lui, depuis son origine gardé la même langue ». Par contraste, les Pélasges utilisent une « langue barbare »<sup>27</sup>, c'est-à-dire inarticulée et incompréhensible<sup>28</sup>. Dans cette logique, Bède oppose les « noms grecs » et les « noms barbares »<sup>29</sup> et, même lorsqu'il reprend à son compte la Table des Peuples issue de la Genèse, il utilise cette notion pour caractériser les langues situées hors de l'empire romain : les parlers de « langue barbare » sont ainsi nombreux dans la « part qui va de la Perse et de la Bactriane aussi loin qu'en Inde » et « de Rhinocolura jusqu'à Gadès », « du côté méridional, chez les Éthiopiens et les Égyptiens », alors que le latin et le punique dominent dans les zones septentrionales, près de la Méditerranée<sup>30</sup>. S'il y avait un doute sur le statut de la langue punique, néanmoins, Alcuin le supprime, en fournissant comme seul exemple de « nom barbare » en –al, et donc masculin, un nom punique<sup>31</sup>.

Le mot a pris un sens ethnologique, afin de couvrir ensuite toute population étrangère et menaçante, particulièrement dans le contexte romain. Ainsi, dans les *Chronica maiora* que Bède inclut dans le *De temporum ratione*, deux événements relatifs au III<sup>e</sup> siècle y ont recours. L'empereur Gallien (253-268), « du fait ou bien de sa propre perversion, ou bien de l'affront de son père contre Dieu, dut supporter d'innombrables pertes de la part de barbares révoltés contre l'empire des Romains<sup>32</sup> ». Après la capture de son père, le persécuteur Valérien, par les Perses, Gallien est confronté à des sécessions de provinces, mais surtout à l'invasion des

---

*rhetoric of Alcuin and Charlemagne*, Princeton, Princeton University Press, 1941, p. XI-175 (*in natione Graecus an barbarus*).

<sup>27</sup> HERODOTE, *L'Enquête*, livre I, chap. 58.

<sup>28</sup> B. DUMEZIL, *Les barbares*, op. cit., p. X.

<sup>29</sup> BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Allegorica expositio in Esdram et Nehemiam*, éd. J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina. Venerabilis Bedae Anglosaxonis Presbyteri Opera Omnia*, vol. 91, *Opera exegetica*, Paris, 1850, col. 869 : *in nominibus Graecis sive barbaris*.

<sup>30</sup> BEDE LE VENERABLE, *De temporum ratione*, éd. C. W. JONES, *Bedae opera didascalica* 2, Turnhout, Brepols, 1997, chap. 66, année 1757 : *Sem primogenito Noe, pars facta est a Perside et Bactris usque in Indiam longe, et usque Rhinocoruras. Quae spacia terrarum habent linguas sermone Barbarico XX et VIII... Cham vero secundus filius Noe, a Rhinocoruris usque Gadira, habens linguas sermone Punico a parte Garamantum, Latino a parte Boreae, Barbarico a parte Meridiani Aethiopum et Aegyptiorum, ac barbaris interioribus*.

<sup>31</sup> ALCUIN, *Ars grammatica*, éd. J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina. B. Flacci Albini seu Alcuini Opera Omnia*, vol. 101, Paris, 1863, col. 864 : *In al, si Latina, neutra sunt, ut : tribunal, vectigal et sal, quod masculinum et neutrum invenitur. Si barbara fiunt, masculina sunt, ut Annibal*.

<sup>32</sup> BEDE LE VENERABLE, *De temporum ratione*, chap. 66, année 4222 : *innumera a Barbaris adsurgentibus Romani regni detrimenta sustinuit*.

champs Décumates, entre Rhin et Danube. Un peu plus tard, l'empereur Probus (276-282) parvient au contraire, « par de nombreuses et décisives batailles, [à libérer] la Gaule autrefois occupée par les barbares, leurs armées ayant été enfin totalement détruites »<sup>33</sup>. Considéré comme un précurseur de Constantin, Probus remporte effectivement une victoire contre les Francs et les Alamans, avant de reconquérir les champs Décumates en 278. Ce n'est pas un hasard si ces deux événements, qui se répondent, sont aussi liés par le vocabulaire : les barbares apparaissent comme des adversaires menaçants de Rome<sup>34</sup>, mais, envoyés comme une punition pour le mauvais empereur, ils rehaussent le prestige d'un bon empereur<sup>35</sup>.

En tant que menace, le barbare acquiert rapidement son lot de stéréotypes. Dans la Grèce ancienne, on lui reproche pêle-mêle : rôle important des femmes, difformité physique, sauvagerie, violence, voire animalité, prépondérance des systèmes politiques autoritaires ou anarchiques, incapacité à contrôler son désir sexuel, sa colère ou son appétit, *furor* militaire, inconstance, absence d'éducation et de raffinement<sup>36</sup>. Chez les Romains, le barbare se définit par sa férocité (*feritas, immanitas*), sa cruauté (*saevitia, crudelitas*), son inconstance (*vanitas*), sa mollesse (*mollitia*), son inhumanité (*inhumanitas*). Il est donc incapable de se dominer (*impotens, demens*), déloyal (*infidus*), ignorant (*ignarus, indoctus, stultus*), impie (*impius*) et désorganisé (*incautus*). Il adopte également des attitudes religieuses et corporelles anormales et une organisation politique marquée par le désordre ou la tyrannie<sup>37</sup>. Des nuances entre

---

<sup>33</sup> BEDE LE VENERABLE, *De temporum ratione*, chap. 66, année 4236 : *Hic Gallias iam dudum a Barbaris occupatas, per multa et gravia praelia, deletis tandem hostibus ad perfectum liberavit.*

<sup>34</sup> Pour le stéréotype du barbare « devastateur de province », voir A. CHAUVOT, « Images positives, images négatives des barbares dans les sources latines à la fin du V<sup>e</sup> siècle et au début du VI<sup>e</sup> siècle », dans A. CHAUVOT, A. BECKER et H. HUNTZINGER (dir.), *Les barbares des Romains. Représentations et confrontations*, Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2016, p. 29-39.

<sup>35</sup> E. NDIAYE, « L'altérité du "barbare" germain : instrumentalisation rhétorique de *barbarus* chez César et Tacite », dans J. SCHILLINGER et P. ALEXANDRE (dir.), *Le barbare : images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Berne, P. Lang, 2008, p. 54.

<sup>36</sup> C. LEROUGE-COHEN, « Les conceptions grecques... », *op. cit.*, p. 10-13.

<sup>37</sup> A. CHAUVOT, « Visions romaines des barbares », dans A. CHAUVOT, A. BECKER et H. HUNTZINGER (dir.), *Les barbares des Romains. Représentations et confrontations*, Metz, Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire, 2016, p. 13-28, en résumé de A. CHAUVOT, *Opinions romaines face aux barbares au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.*, Paris, De Boccard, 1998, en particulier p. 9 et 471 ; R. HODOT et P. JOUIN, « Barbares, barbarismes et barbarie dans le monde gréco-romain », dans J. SCHILLINGER et P. ALEXANDRE (dir.), *Le barbare : images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Berne, P. Lang, 2008, p. 25-45, notamment p. 27 sq. ; E. NDIAYE, « L'altérité... », *op. cit.*, p. 50-54 ; L. MERY, « Rome et les Barbares... », *op. cit.*, p. 33-

l'Orient, plus passif, et le Nord, plus sauvage, existent et sont bien souvent expliquées par la théorie des climats.

Sans entrer dans le détail, on retrouve ces stéréotypes dans les sources latines insulaires, à l'exclusion de ceux qui concernent plutôt les Orientaux (mollesse, manque de virilité, inconstance, goût pour la tyrannie). Le barbare fourbe et perfide est présent aussi bien chez Bède et Aldhelm que dans une charte authentique de Shaftesbury remontant à l'an 1001<sup>38</sup>. L'image du barbare stupide et ignorant, et donc incapable de recevoir un enseignement chrétien, est aussi utilisée par Bède<sup>39</sup>. La vie tardive du saint-évêque Birinus de Winchester associe même « rudesse du peuple », « langue barbare », « mœurs perverses » et « coutume religieuse désordonnée » dans une sorte de catalogue d'idées reçues<sup>40</sup>. C'est toutefois le stéréotype de la sauvagerie et de la violence qui est le plus coutumier chez les auteurs insulaires. Les cooccurrences offrent un tableau clair : *barbare* apparaît à proximité de dérivés de *ferox*, de *durus*, de *saevus*, de *crudelis*<sup>41</sup> ou de manière figée en association avec *rabies*,

---

37 ; R. W. MATHISEN, « Violence Behavior and the Construction of Barbarian Identity in Late Antiquity », dans H. A. DRAKE (dir.), *Violence in late Antiquity : perceptions and practices*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 28-31.

<sup>38</sup> HEPA, livre I, chap. 11 : *a barbaris incertis foederibus inlusus*, « joué par les barbares, qui concluaient des alliances incertaines ». ALDHELM, *De laudibus virginitatis*, éd. R. EHWALD, *Monumenta Germaniae historica, Scriptores. Auctores antiquissimi 15. Aldhelmi Opera*, Berlin, Weidmann, 1919, p. 59-204, XI : *strofosae fraudis ballista*, « baliste de la fourberie artificieuse ». S 899 : *barbarorum insidias*, « pièges des barbares » (éd. S. E. KELLY, Oxford, Oxford University Press, 1996, n° 29).

<sup>39</sup> HEPA, livre II, chap. 5 : *barbara inflati stultitia*, « gonflés de stupidité barbare » ; HEPA, livre III, chap. 4 : *barbari et rustici*, « barbares et rustres » ; HEPA, livre II, chap. 5 : *rebelles fidei barbaros*, « barbares rebelles à la foi » ; HEPA, livre V, chap. 9 : *neque aliquem tanti laboris fructum apud barbaros inuenit auditores*, « sans obtenir, chez ces auditeurs barbares, le moindre fruit de pareil effort [de prédication] ».

<sup>40</sup> *Vita S. Birini*, éd. R. C. LOVE, *Three Eleventh-Century Anglo-Latin Saints' Lives. Vita S. Birini, Vita et Miracula S. Kenelmi, Vita S. Rumwoldi*, Oxford, Clarendon, 2006 : *gentis asperitas, barbara lingua, mores inuersi, ritus inordinatus*.

<sup>41</sup> Vulgate, II Maccabées 15:2 : *ferociter et barbare*, « d'une façon sauvage et barbare ». HEPA, livre I, chap. 23 : *barbaram, feram, incredulamque gentem*, « un peuple barbare, sauvage, païen » ; ALDHELM, *De laudibus virginitatis*, XI : *ferocissimas barbarorum legiones*, « légions barbares les plus féroces » ; HEPA, livre III, chap. 5 : *homines indomabiles, et durae ac barbarae mentis*, « hommes rebelles, à la mentalité barbare et dure » ; HEPA, livre II, chap. 20 : *barbarus erat pagano saeuior*, « barbare plus cruel qu'un païen » ; ALDHELM, *De laudibus virginitatis*, XLII : *barbarus praedo vel crudelis archipirata spretus*, « barbare voleur ou un pirate particulièrement cruel ».



*furor* ou *invasio*<sup>42</sup>. Bède fait culminer la description de la barbarie avec le roi breton Cædwalla, « barbare, d'esprit et de mœurs, au point de n'épargner ni le sexe féminin ni l'innocence des tout petits : il les livrait tous, avec une sauvagerie de bête, à la mort dans la torture, et longtemps il parcourut toutes les provinces, dans une véritable frénésie »<sup>43</sup>. Ce portrait excessif fait sens sous la plume du Northumbrien, comme nous le verrons plus bas.

L'association de Cædwalla au roi Penda de Mercie invite à s'intéresser en premier lieu au transfert de la rhétorique de l'altérité vers les païens<sup>44</sup>. C'est le cas du « peuple barbare<sup>45</sup> », qui menace la maison de Jacob dans le Psaume 113. Jacob échappe au peuple de Harran (Genèse 30-31), c'est-à-dire Carrhes, au nord de Damas, qui est dirigé par son oncle, Laban, descendant d'Abraham, mais adorateur d'idoles. Non grec, non romain, idolâtre, il mérite pleinement son titre de barbare. De même, Gédéon détruit les Madianites (Juges 6:36-40), des païens installés entre la mer Morte et le Sinaï, qui avaient incité les femmes des Hébreux à devenir païennes, s'attirant la colère de Moïse (Nombres 31). Alcuin les considère comme des barbares, d'autant plus facilement qu'ils menacent les Hébreux<sup>46</sup>. Sur dix occurrences dans la Vulgate, le terme revient surtout à quatre reprises dans le Second Livre des Maccabées. Associées à la menace d'invasion et à la cruauté<sup>47</sup>, ces citations fournissent aussi une

---

<sup>42</sup> HEPA, livre V, chap. 7 : *Barbaricam rabiem*, « rage barbare » ; ENCOMIUM, livre II, chap. 2 : *inprovisam temeritatem barbarici furoris*, « témérité imprévisible de la fureur barbare » ; HEPA, livre I, chap. 12 : *barbarorum inruptio*, « invasion barbare ».

<sup>43</sup> HEPA, livre II, chap. 20 : *animo ac moribus barbarus, ut ne sexui quidem muliebri, uel innocuae paruulorum parceret aetati, quin uniuersos atrocitate ferina morti per tormenta contraderet, multo tempore totas eorum prouincias debacchando peruagatus*.

<sup>44</sup> Pour le passage de l'opposition classique Grec/barbare vers l'opposition tardo-antique chrétien/barbare, voir E. A. JUNOD, « Origène et les Sagessees barbares », dans S. H. AUFRERE, G. DORIVAL, A. LE BOULLUEC, C. MELA et F. MÖRI (dir.), *Alexandrie la divine. Sagessees barbares : échanges et réappropriations dans l'espace culturel gréco-romain*, Genève, Éditions de la Baconnière, 2016, p. 575-596. Sur le lien entre barbarie et paganisme, voir A. GAUTIER, *Beowulf au paradis : figures de bons païens dans l'Europe du Nord au haut Moyen Âge*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, notamment p. 46 sq.

<sup>45</sup> Psaumes 113:1 : *In exitu Israël de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro*, « Quand Israël sortit d'Égypte, quand la famille de Jacob quitta un peuple barbare ». Le commentaire d'Alcuin reprend le mot tel quel : ALCUIN, *Officia per ferias*, éd. J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina. B. Flacci Albini seu Alcuini Opera Omnia*, Paris, 1863, col. 515.

<sup>46</sup> ALCUIN, *Officia per ferias*, *op. cit.*, col. 557.

<sup>47</sup> II Maccabées 2:22 : *barbaram multitudinem fugarent*, « poursuivirent la foule des barbares » ; II Maccabées 15:2, cité plus haut.

explication : le peuple qui menace les Hébreux est une « nation blasphématrice et barbare »<sup>48</sup>, et donc impie. Or, la menace est celle des Séleucides et de leurs représentants, comme « Philippe, phrygien de race, de caractère plus barbare encore que celui qui l'avait institué »<sup>49</sup>. Ainsi, le texte biblique, dans sa version latine, opère un premier retournement. Les Séleucides, héritiers d'Alexandre le Grand, et les Phrygiens ont en commun leur culture grecque, mais perdent le bénéfice de leur civilisation du fait de leur polythéisme. Ils dominent l'Orient, qui est, en quelque sorte, le lieu d'origine des premiers barbares de l'histoire. On retrouve donc la même accusation chez Aldhelm, lorsqu'il emprunte une parole du prophète Daniel, prisonnier à Babylone d'un « peuple barbare »<sup>50</sup>. Ainsi, autour du pivot oriental, la civilisation passe aux monothéistes et les barbares sont les païens.

Ce peuvent désormais être aussi des Grecs ou des Romains, pourvu qu'ils soient idolâtres. Dans les Actes des Apôtres, deux occurrences du mot renvoient aux Maltais, auxquels Paul rend visite<sup>51</sup>. À cette date, Malte est évidemment romaine, mais ses habitants ne sont pas encore convertis ; ils méritent en conséquence le nom de barbares. Une telle transmutation des Grecs et Romains en barbares se retrouve en Angleterre. Bède signale ainsi que les « nations barbares ont des semaines, [mais] les ont prises au peuple de Dieu »<sup>52</sup>, ce qui transforme tout ce que la Méditerranée antique compte de civilisations prestigieuses en sauvages, du fait de leur ignorance. Une telle inversion est d'autant plus évidente que les Romains créent de nombreux martyrs. On attribue à Dioclétien la mise à mort de Lucie de Syracuse, par l'intermédiaire du consul Paschase au début du IV<sup>e</sup> siècle. Aux dires d'Aldhelm, Paschase « le cruel bourreau ne put regarder la vierge mourante en se réjouissant, car il fut [...] rejeté par tous les habitants de Sicile comme un barbare voleur ou un pirate particulièrement cruel »<sup>53</sup>. Par la violence de son geste, le bourreau perd son statut et rejoint le monde de la barbarie.

Par contraste avec Paschase, on l'aura compris, Lucie de Syracuse est une représentante parfaite de la civilisation, puisqu'elle cumule le double avantage de son origine romaine et de

---

<sup>48</sup> II Maccabées 10:4 : *barbaris ac blasphemis hominibus*.

<sup>49</sup> II Maccabées 5:22 : *Philippum genere Phrygem, moribus crudeliorem eo ipso a quo constitutus est*.

<sup>50</sup> ALDHELM, *De septenario et de metris*, éd. R. EHWALD, *Monumenta Germaniae historica, Scriptores. Auctores antiquissimi 15. Aldhelmi Opera*, Berlin, Weidmann, 1919, p. 69 : *in medio barbarae gentis*.

<sup>51</sup> Actes 28:1 et 28:4 : *barbari*.

<sup>52</sup> BEDE, *De ratione temporum*, chap. 2 : *barbarae gentes hebdomadas habere probentur, a populo tamen Dei mutasse non latet*. Il s'agit sans doute d'une référence au premier Sabbath (Gen 2:2-3 et Ex 20:8-11).

<sup>53</sup> ALDHELM, *De laudibus virginitatis*, XLII : *cruentus carnifex obeuntem virginem gratulabundus conspexit, sed catenarum nexibus constrictus et ab omni Trinacria ut barbarus praedo vel crudelis archipirata spretus est*.

sa religion monothéiste. Cette deuxième évolution est une fusion : les Romains deviennent chrétiens et cumulent progressivement les preuves de leur supériorité par opposition au *Barbaricum* païen. L'agent de cette fusion est évidemment Paul de Tarse, « docte très célèbre et maître du monde, qui a converti les hordes barbares par ses paroles sacrées »<sup>54</sup>. En effet, l'intervention paulinienne permet le dépassement du clivage entre barbares et Romains<sup>55</sup>, de quelque manière qu'on l'envisage. Il devient alors impératif de se comprendre et la barbarie d'une langue devient relative : « si j'ignore la valeur du mot, je serai un barbare pour celui qui parle, et celui qui parle sera pour moi un barbare »<sup>56</sup>. Or « Dieu veut aussi sauver les barbares »<sup>57</sup>. Dans les pas de Paul, l'empire et le *barbaricum* deviennent donc des terres de mission pour l'Église, qui doit « se [démener] pour attirer les âmes et mœurs barbares des diverses nations vers sa coutume religieuse »<sup>58</sup>. La dynamique d'évangélisation impose un dépassement linguistique universel. Ainsi, « le prêche retentissant se répand en diverses langues [de sorte que] chaque nation barbare connaît ses sentences »<sup>59</sup>. C'est ce que font, Jacques parmi les « hordes barbares » des « peuples hispaniques », Philippe auprès des « hordes barbares » scythes et Jude et Thaddée dans les « royaumes barbares » du Pont<sup>60</sup>. Les collections canoniques anglo-saxonnes se fondent sur cet héritage pour que les « Églises de

---

<sup>54</sup> ALDHELM, *De laudibus virginitatis*, II : *Hic erat egregius doctor mundique magister, barbara convertens doctrinis agmina sacris*.

<sup>55</sup> Romains 1:14 : *Græcis ac barbaris, sapientibus, et insipientibus debitor sum*, « Je me dois aux Grecs comme aux barbares, aux gens cultivés comme aux ignorants ». Colossiens 3:11 : *ubi non est gentilis et Judæus, circumcisio et præputium, Barbarus et Scytha, servus et liber : sed omnia, et in omnibus Christus*, « là, il n'y a plus Grec et Juif, circoncis et incirconcis, barbare, Scythe, esclave, homme libre, mais Christ : il est tout et en tous ».

<sup>56</sup> I Corinthiens 14:11 : *Si ergo nesciero virtutem vocis, ero ei, cui loquor, barbarus : et qui loquitur, mihi barbarus*.

<sup>57</sup> ALCUIN, *Officia per ferias*, col. 599 : *Misericors et miserator Deus, qui et barbaros salvare vis*.

<sup>58</sup> BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Allegorica expositio in Cantica canticorum*, éd. J. A. GILES, *The complete works of Venerable Bede*, vol. IX, Londres, Whittaker and Co, 1844, p. 328 : *barbaros etiam diversarum nationum animos ac mores ad suum ritum trahere satagit*. Le passage est absent de la recension de Migne.

<sup>59</sup> ALCUIN, *Carmina*, éd. J.-P. MIGNE, *Patrologia Latina. Flacci Albi seu Alcuini Opera Omnia*, Paris, 1863, col. 737 : *Consona diversas fundat prædicatio linguas, barbara quæque suam cognoscit natio vocam*.

<sup>60</sup> ALDHELM, *Carmina Ecclesiastica*, éd. R. EHWALD, *Monumenta Germaniae historica, Scriptores. Auctores antiquissimi 15. Aldhelmi Opera*, Berlin, Weidmann, 1919, p. 11-32, IV : *Primitus Hispanas convertit dogmate gentes, Barbara divinis convertens agmina dictis* ; ALDHELM, *Carmina Ecclesiastica*, VIII : *Barbara qui docuit doctrinis agmina sacris* ; ALDHELM, *Carmina Ecclesiastica*, XII : *Nempe feras gentes, et Ponti barbara regna, Iudas ad Dominum doctrinis flexerat almīs*.

Dieu fondées dans les contrées barbares soient gouvernées selon la coutume qui est observée par les pères »<sup>61</sup>.

Néanmoins, par un retour aux textes bibliques dans lesquels le barbare menace l'intégrité de la foi, ces mêmes collections pointent le danger que les traditions des païens font peser sur les communautés chrétiennes, en s'accordant sur deux points récurrents : la castration des hommes (sans doute en Orient) et les modes capillaires barbares<sup>62</sup>. En un mot, il faut se méfier des « comportements de barbare »<sup>63</sup>. Au-delà de ces cas très concrets, l'abstraction de la barbarie et du paganisme donne lieu à une logique allégorique qui s'oppose diamétralement aux chrétiens et à l'Église, sous la plume d'Aldhelm, qui tisse ainsi la métaphore guerrière : « contre les légions barbares les plus féroces, qui n'ont de cesse, en troupe, de frapper la tortue des soldats du Christ par la baliste de la fourberie artificieuse, il faut combattre avec zèle avec les javelots des armes spirituelles et avec les épieux ferrés de la vertu »<sup>64</sup>. Le barbare menace par sa violence et sa ruse, mais sans être incarné par un peuple en particulier, de telle sorte que Byrhtferth, prestigieux écolâtre de Ramsey et élève d'Abbon de Fleury, reprend à son compte la citation pour la changer en allégorie, puisque les barbares deviennent

---

<sup>61</sup> M. ELLIOT, *Anglo-Saxon Canon Law*, 2015, <http://individual.utoronto.ca/michaelelliott/index.html>. Deux extraits semblables se trouvent dans la *Collectio Dionysio-Hadriana* de la Bodleian Library (*Ecclesias autem dei in barbaricis gentibus constitutas gubernari conuenit iuxta consuetudinem quae est a patribus obseruata*) et dans la *Collectio Sanblasiana de Cologne* (*Quae autem in barbaricis gentibus sunt ecclesia dei ita gubernari oportet secundum quod obtinuit a patribus consuetudo*).

<sup>62</sup> M. ELLIOT, *Anglo-Saxon Canon Law*, *op. cit.* Pour la castration, voir *Collectio Dionysio-Hadriana* (*a barbaris abscisus et aut barbari aut domini castrauerunt*), *Collectio Sanblasiana* (*a barbaris castratus et uel a barbaris uel a dominis suis facti sunt eunuchi*), *Collectio Wigorniensis C* (*a barbaris abscisus et a barbaris uel ab dominis castrati sunt*). Pour les modes capillaires, voir *Collectio Wigorniensis B, C et D* selon des termes très proches, *more barbarorum*, et à deux reprises à chaque fois. Pour la crainte d'imitation des païens, voir A. GAUTIER, *Beowulf au paradis*, *op. cit.*, p. 409 sq. Les détails concrets à propos de cette mode font cruellement défaut.

<sup>63</sup> *Liber penitentialis Theodori archiepiscopi Cantuarensis*, éd. B. THORPE, *The Ancient Laws and Institutes of England*, Londres, The Commissioners of the Public Records of the Kingdom, 1840, p. 289 : *Qui preabent ducatum barbaris, iiii annos poeniteant*.

<sup>64</sup> ALDHELM, *De laudibus uirginitatis*, XI : *Quasi aduersus ferocissimas barbarorum legiones, quae manipulatim tironum Christi testudinem strososae fraudis ballista quatere non cessant, spiritalis armaturae spiculis et ferratis virtutum venabulis naviter certandum*.

des armes encore plus abstraites aux mains de Satan<sup>65</sup>, dont les attributs stéréotypiques restent la fourberie et la sauvagerie.

En conséquence, d'Hérodote à l'an Mil, les populations barbares sont présentées comme des populations menaçantes, affectées par de nombreux vices. Désireuses d'envahir l'Empire, elles menacent aussi le monothéisme par leur impiété et leur idolâtrie. Dans la perspective d'un Empire chrétien, après Constantin et surtout après Théodose, toutes les catégories se recourent finalement, ce qui fait du monde extérieur, au-delà des *limes*, le lieu d'une barbarie menaçant d'envahir l'Empire chrétien : en Afrique, en Asie, mais aussi au nord de l'île de Bretagne ou en Germanie.

### ***Bède et la transmutation de la barbarie***

Les points de vue gréco-romain et judéo-chrétien coïncident pour faire des populations germaniques des barbares, puisqu'elles menacent la civilisation urbaine et sont polythéistes. En s'attaquant à la Bretagne romanisée et christianisée, les Anglo-Saxons entrent pleinement dans cette catégorie. Pourtant Bède appartient à ce peuple. Comment parvient-il à inverser le stigmatisme de la barbarie ? L'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* est une machine littéraire qui permet cette conversion, comme le montre l'analyse des occurrences du mot dans le texte.

Au commencement, le mot apparaît dans son emploi classique. La première occurrence désigne les Bretons à l'époque de la Guerre des Gaules. Menace perpétuelle à l'ordre et à la civilisation romaine en Gaule, les Bretons sont attaqués par César en 55-54 avant notre ère. Après avoir tenté de piéger les Romains, ils sont attaqués frontalement. « Les barbares, ne pouvant endurer le choc des légions, se cachèrent dans les forêts, d'où ils faisaient de fréquentes sorties en infligeant aux Romains de graves et fréquents dommages »<sup>66</sup>. Bède

---

<sup>65</sup> BYRHTFERTH DE RAMSEY, *Vita Ecgwini*, éd. M. LAPIDGE, *Byrhtferth of Ramsey, The Lives of St Oswald and St Ecgwine*, Oxford, Oxford University Press, 2009, livre IV, chap. 2 : *Rex autem, confidens in multitudine diuitiarum suarum – in curribus et in equis, in pharetris et sagittis, in lanceis et scutis, in ferocissimis barbaorum legionibus, in strofosis fraudibus balistarum, inspiculis et ferratis uenabulis – nimis euevetus est*, « Le roi [Satan], se reposant sur l'importance de ses richesses, en chars et en chevaux, en carquois et en flèches, en lances et en boucliers, en légions barbares les plus féroces, en fourberies artificieuses de balistes, en javelots et en épieux ferrés, était particulièrement confiant ».

<sup>66</sup> HEPA, livre I, chap. 2 : *barbari legionum impetum non ferentes, siluis sese abdidere, unde crebris eruptionibus Romanos grauiter ac saepe lacerabant*. La référence est JULES CESAR, *Guerre des Gaules*, trad. L.-A. CONSTANS, Paris, Impr. nationale, 1994, livre V, chap. 15-16. César n'utilise pas le mot *barbare*. En revanche, la phrase est une reprise à l'identique d'Orose (PAUL OROSE, *Historiarum Adversum Paganos Libri VII*, éd. M.-P. ARNAUD-LINDET, Paris, Belles lettres, 1991-1992, livre VI, chap. 9, § 7.

reprend ici le *topos* classique, en associant l'adversaire des Romains à la barbarie par l'intermédiaire de connotations lisibles : manque de constance au combat, sauvagerie du refuge sylvain et menace de désordre. Un peu plus tard, c'est Constantin III, usurpateur romain (407-411), parti de Bretagne, qui, « souvent joué par les barbares, qui concluaient des alliances incertaines, cause beaucoup de préjudices à l'État »<sup>67</sup>, avant qu'Honorius n'envoie Constance l'affronter. Représentant légitime du camp romain et chrétien, Honorius rétablit l'ordre contre un faux Romain, qui n'avait pas hésité à s'allier aux Gaulois pour tenter de prendre le pouvoir à Rome en 410. Cependant, les barbares l'affaiblissent, du fait de leur inconstance (*incerta*) et de leur manque de fiabilité (*inlusus*) ; Constantin est ainsi capturé à Arles et exécuté en novembre 411. Dans les deux cas, Bretons et Gaulois sont considérés comme des menaces et affublés du titre de barbare, tandis que Bède propose en sous-main une typologie discrète du côté romain : César, malgré son paganisme, et Honorius, à coup sûr, incarnent la civilisation, tandis que Constantin III, par ses accointances et l'origine bretonne de son pouvoir, n'est pas encore tout à fait barbare, mais n'est plus tout à fait romain.

Parallèlement, les Bretons font le chemin inverse : romanisés et christianisés, ils font face à une menace située aux confins du monde connu. Les Pictes et les Scots attaquent depuis le nord de l'Écosse et depuis l'Irlande, tandis que des pirates saxons menacent les littoraux des mers du Nord. Comme chez Gildas, le stigmate de la barbarie est donc reporté à ces peuplades. Romains et Bretons se trouvent de ce fait placés du même côté de la frontière. Au sud, les Romains « placent, par intervalles, des tours pour surveiller la mer, parce qu'on redoutait, de ce côté aussi, une invasion barbare »<sup>68</sup>. La construction du *litus saxonicum*, destiné à protéger les côtes de Bretagne et du continent contre les *irruptiones barbarorum*, est décidée et réalisée sous le règne de Sévère Alexandre (222-235). Peu avant, au nord, « les Romains édifièrent [un mur] d'une mer à l'autre pour arrêter les attaques des barbares et par lequel ils protégèrent la Bretagne »<sup>69</sup>. Ce mur est attribué par Bède à Septime Sévère dans les *Chronica maiora*. L'empereur « porta la guerre en Bretagne, où, afin de rendre les provinces plus sûres contre les incursions barbares, il construisit un grand fossé et un mur

---

<sup>67</sup> HEPA, livre I, chap. 11 : *saepe a barbaris incertis foederibus inlusus, detrimento magis reipublicae fuit*. Il s'agit d'un emprunt à OROSE, *op. cit.*, livre VII, chap. 40, § 4.

<sup>68</sup> HEPA, livre I, chap. 12 : *quia et inde barbarorum inruptio timebatur, turres per interualla ad prospectum maris conlocant*.

<sup>69</sup> HEPA, livre III, chap. 2 : *murum illum, quo Romani quondam ob arcendos barbarorum impetus totam a mari ad mare praecinxere Britanniam*. En référence à HEPA, livre I, chap. 5.

particulièrement solide, protégé de près par des tours, de la mer à la mer, sur 132 milles »<sup>70</sup>. Malgré l'attribution de cette construction à l'empereur africain, il faut voir là une référence au mur d'Hadrien, construit au II<sup>e</sup> siècle de notre ère et consolidé par Sévère vers 210<sup>71</sup>. L'invasion n'est cependant pas repoussée par ces constructions. Menacé de toutes parts, l'empire du V<sup>e</sup> siècle se concentre sur la défense de ses territoires les plus centraux, laissant les Bretons sans défense. Vers 425, « une légion leur fut envoyée qui écrasa la foule immense de barbares et chassa ceux qui restaient des frontières de la Bretagne »<sup>72</sup>. De nouveau attaqués, les Bretons écrivent au consul Aetius, entre 446 et 454, pour qu'il les secoure : « Les barbares nous repoussent vers la mer, la mer nous repousse vers les barbares ; entre eux, deux sortes de mort s'offrent à nous : être égorgés ou être noyés »<sup>73</sup>. Il emprunte cette formulation à Gildas<sup>74</sup> et on la retrouve aussi dans l'*Historia Brittonum* : Sévère « pour mieux protéger des incursions barbares les provinces soumises, fit construire un mur, en rempart, d'une mer à l'autre »<sup>75</sup> et « les Bretons harcelés par les peuplades barbares, c'est-à-dire les Scots et les Pictes, sollicitèrent l'aide des Romains »<sup>76</sup>. Peu ou prou, dans l'un des emplois qu'il emprunte

---

<sup>70</sup> BEDE LE VENERABLE, *De temporum ratione*, chap. 66, année 4163 : *Severus in Britannias bellum transfert, ubi ut receptas provincias ab incursione barbarica faceret securiores, magnam fossam, firmissimumque vallum crebris insuper turribus communitum per CXXXII millia passuum a mari usque ad mare duxit.*

<sup>71</sup> Cette attribution du mur à Sévère remonte *in fine* à Orose et Jérôme, à cause de réparation que l'empereur africain avait demandé sur l'ouvrage défensif. La plupart des auteurs ultérieurs ont suivi cette leçon. Voir à ce propos A. GAUTIER, « Trajan et Hadrien dans les îles Britanniques aux premiers siècles médiévaux », dans S. BENOIST, A. GAUTIER, C. HOËT-VAN CAUWENBERGHE et R. POIGNAULT (dir.), *Mémoires de Trajan, mémoires d'Hadrien*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2020, p. 255-275 et A. GAUTIER, « Le mur d'Hadrien dans l'historiographie insulaire du haut Moyen Âge (V<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », dans J.-L. PODVIN et É. ROULET (dir.), *Des forts et des ports. Hommages à Joëlle Napoli*, Düren, Shaker, 2020, p. 79-92.

<sup>72</sup> BEDE LE VENERABLE, *De temporum ratione*, chap. 66, année 4377 : *missa legio magnam Barbarorum multitudinem sternit, caeteros Britanniae finibus pellit.*

<sup>73</sup> HEPA, livre I, chap. 13 : *Repellunt barbari ad mare, repellit mare ad barbaros; inter haec oriuntur duo genera funerum, aut iugulamur, aut mergimur.*

<sup>74</sup> GILDAS, *De excidio et conquestu Britanniae*, éd. M. WINTERBOTTOM, *The ruin of Britain*, Londres, Phillimore, 1978. Gildas étant en dehors de la période étudiée ici, nous renvoyons au texte original et à l'usage que Bède en fait. M. MILLER, « Bede's use of Gildas », *English Historical Review*, 95, 1975, p. 241-261.

<sup>75</sup> HB, chap. 23 : *ut receptas provincias ab incursione barbarica faceret tutiores, murum et aggerem a mari usque ad mare.*

<sup>76</sup> HB, chap. 30 : *Brittones autem dum anxiebantur a barbarorum gentibus, id est Scottorum et Pictorum, flagitabant auxilium Romanorum.*

sans doute à Bède, Æthelweard raconte une histoire semblable<sup>77</sup>. Ainsi, sans être tout à fait civilisés, les Bretons ne sont plus des barbares ; *a contrario*, ils sont menacés par d'autres peuples et les Romains tentent de les en protéger. Il suffirait d'un pas pour que les Bretons deviennent des représentants de la civilisation. Ce pas est franchi avec leur conversion<sup>78</sup>.

Dans ce contexte, les Anglo-Saxons, lorsqu'ils attaquent les Bretons, font figure de barbares suprêmes : non romains et païens, venus d'au-delà des *limes*, ils semblent irrécupérables<sup>79</sup>. Cette image est omniprésente dans l'*Historia Brittonum*. Entre le chapitre 36 et le chapitre 54, le mot apparaît dans six passages et il désigne à chaque fois les Anglo-Saxons<sup>80</sup>. Bède insiste aussi lourdement sur la barbarie de ces peuples. En 595, Grégoire le Grand envoie des missionnaires en Angleterre. Augustin mène l'expédition, avant de convertir le roi Æthelberht de Kent (avec le soutien de son épouse Berthe), fils du roi mérovingien Caribert, et de devenir archevêque de Canterbury jusqu'à sa mort le 26 mai 604. Néanmoins, Bède rapporte que les missionnaires ont d'abord peur d'œuvrer auprès des Angles. « Ils pensaient qu'il était préférable de rentrer chez eux plutôt que d'aller chez un peuple barbare, sauvage, païen, dont ils ne connaissaient même pas la langue »<sup>81</sup>. Ultérieurement, Mellitus, moine italien envoyé par Grégoire le Grand avec une mission de soutien à Augustin en 601, part évangéliser l'Essex, y obtient le soutien du roi Sæberht (604-

---

<sup>77</sup> ÆTHELWEARD, livre I, chap. 1 : *Ipse fossam extendit in insula praefata per transuerso a mare usque ad mare, murum etiam cum turribus et propugnaculis construxit intrinsecus, fortassis ne ab exercitu laederentur barbarorum Britanni*, « Sévère construisit un fossé sur cette île, en travers, d'une mer à l'autre, mais il construisit aussi un mur avec des tours dessus et un rempart, peut-être pour que les Bretons ne souffrent pas face à une armée de barbares ».

<sup>78</sup> A. CHAUVOT, *Opinions...*, *op. cit.*, p. 476-481 ; J. AUBERGER, « On est toujours le barbare... », *op. cit.*, p. 20.

<sup>79</sup> Cette identification est évidente chez Gildas. Voir M. GARCIA, « Gildas and the 'grievous divorce from the barbarians' », *Early Medieval Europe*, 21, 2013, p. 243-253 et A. GAUTIER, *Beowulf au paradis...*, *op. cit.*, p. 430-431. Sur six occurrences de « barbare », le mot désigne systématiquement les Pictes, les Scots ou les Saxons.

<sup>80</sup> Il s'agit du mot qu'utilise l'auteur à la place de *Saxones* quand les envahisseurs se multiplient (HB, chap. 36), quand le roi Vortigern fait construire contre eux une forteresse magique (HB, chap. 40), quand le roi Vortémir les défait au cours d'une troisième bataille (HB, chap. 44) et quand ils reviennent plus nombreux sous couvert d'alliance avec Vortigern et conformément à la volonté divine (HB, chap. 45). Le mot apparaît ensuite pour signaler que Vortémir les a combattus (HB, chap. 48) et dans le contexte d'une prière irlandaise initiée par Patrick pour protéger l'île contre les envahisseurs (HB, chap. 54).

<sup>81</sup> HEPA, livre I, chap. 23 : *redire domum potius, quam barbaram, feram, incredulamque gentem, cuius ne linguam quidem nossent, adire cogitabant*.



616) et devient le premier évêque de Londres. Cependant, à la mort de Sæberht, ses fils, Sexræd et Sæward, le chassent, après avoir tenté, en pleine messe, de lui extorquer des hosties, « gonflés de stupidité barbare ». Il se réfugie alors auprès d'autres évêques du Kent. « Il fut décidé d'un commun accord qu'il était préférable que tous reviennent dans leur patrie pour y servir le Seigneur l'esprit libre, plutôt que de rester, inutilement, chez des barbares rebelles à la foi »<sup>82</sup>. Peu après, lorsque Birinus, un Franc, part, à la demande du pape Honorius I<sup>er</sup>, évangéliser le Wessex en 634, il doit faire face à une remarque similaire de la part de ses compagnons de voyage dans la *vita* qui lui est consacrée au XI<sup>e</sup> siècle : « Ils ne purent le dissuader de traverser, lui pour qui la rudesse du peuple, la langue barbare, les mœurs perverses, la coutume religieuse désordonnée n'avaient su prévaloir pour le dissuader de prêcher »<sup>83</sup>. Birinus, allié avec le roi Cynegils, devient effectivement l'apôtre des West-Saxons et le premier évêque de Dorchester jusqu'à sa mort, le 3 décembre 649. Pour ces missionnaires, tous originaires du continent, les Anglo-Saxons sont des barbares de la pire espèce : non civilisés, parlant une langue incompréhensible, païens, cruels et stupides. Ce paradigme est présent une dernière fois dans le texte de Bède au début du livre III. Le roi chrétien Oswald de Northumbrie (634-642) réclame aux Scots d'Iona l'envoi de missionnaires. Mais la mission est un échec et le moine se défait en expliquant que « c'étaient des hommes rebelles, à la mentalité barbare et dure »<sup>84</sup>. Pour autant, Bède ne reprend pas tout à fait à son compte l'argument du missionnaire. En effet, il le présente comme un homme inflexible, austère (*alius austerioris animi uir*), oublie sciemment de le nommer et surtout rapporte son explication au discours indirect. L'introduction de cette polyphonie discursive permet à Bède de prendre ses distances vis-à-vis de cet homme qui semble avoir été introduit dans le texte avec pour but unique de renforcer l'éloge de son successeur, Aidan, fondateur de Lindisfarne, mort le 31 août 651. En ce sens, même si l'image de l'Anglo-Saxon barbare persiste tardivement, il s'agit d'une représentation que Bède désigne comme telle et critique donc.

En effet, par un glissement habituel avec la notion de barbarie, Bède a d'ores et déjà posé les fondements d'un nouveau paradigme. Entre la fin du Livre I et le début du Livre II, simultanément aux descriptions précédentes, il dresse le portrait élogieux d'un roi païen, Æthelfrith de Bernicie (592-616). Lors de la bataille de Chester, en 615-616, il affronte les

---

<sup>82</sup> HEPA, livre II, chap. 5 : *Decretumque est communi consilio, quia satius esset, ut omnes patriam redeuntes, libera ibi mente Domino deseruirent, quam inter rebelles fidei barbaros sine fructu residerent.*

<sup>83</sup> *Vita S. Birini*, § 9, cité plus haut.

<sup>84</sup> HEPA, livre III, chap. 5 : *homines indomabiles, et durae ac barbarae mentis.*

Gallois du royaume de Powys. Ces derniers sont chrétiens et amènent avec eux des moines du monastère de Bangor, qui ont jeûné et doivent prier pour soutenir les combattants et appeler sur eux le soutien divin. « Ils avaient un défenseur nommé Brocmail, qui devait les protéger des épées des barbares pendant qu'ils seraient adonnés à leurs prières »<sup>85</sup>. Dans ces circonstances, les Anglo-Saxons sont explicitement désignés comme des barbares, puisqu'ils menacent de tuer (et tuent effectivement) 1 200 moines. Cependant, Bède clôt le paragraphe en adoptant le point de vue des Berniciens et en transformant les Gallois en « troupes infâmes » (*nefandae militiae*) et impies (*perfidi*), puisqu'ils ont refusé de prêcher parmi les Anglo-Saxons et qu'ils ont rejeté l'autorité archiépiscopale d'Augustin de Canterbury. Ces moines sont donc hérétiques et Æthelfrith vient réactiver l'image biblique du roi Saül, persécuteur de David, mais plutôt positif malgré tout<sup>86</sup>. Brocmail, pour sa part, prend la fuite, réactivant le stéréotype du barbare inconstant au combat. La neutralité d'un auteur vis-à-vis d'ancêtres païens et barbares est également sensible chez Æthelweard, lorsqu'il parle du glorieux ancêtre des Anglo-Saxons, Woden. Simple roi, ancêtre dynastique, il a été transformé en dieu par l'ignorance des hommes et ne saurait être critiqué<sup>87</sup>. Dans ces conditions, il manque peu de choses pour que les Anglo-Saxons deviennent les représentants de la civilisation.

Comme les Bretons avant eux, les Anglo-Saxons sont convertis au christianisme et cela leur donne, sous la plume de Bède, une place explicite parmi les représentants de la civilisation. La conversion au christianisme transforme les barbares païens en héritiers maladroits de Rome<sup>88</sup>. Au cours d'un éloge de Grégoire le Grand, qui a initié l'œuvre de conversion des Anglo-Saxons, Bède cite son *Exposio in Job* : « la langue de la Bretagne, qui

---

<sup>85</sup> HEPA, livre II, chap. 2 : *habentes defensorem nomine Brocmailum, qui eos intentos precibus a barbarorum gladii protegeret.*

<sup>86</sup> A. GAUTIER, *Beowulf au paradis...*, op. cit., p. 366-367. Voir aussi ID., « Barbares, païens et fréquentables. Réflexions sur l'absence de martyrs aux mains des Anglo-Saxons », dans E. BOZOKY (dir.), *Les saints face aux barbares au haut Moyen Âge réalités et légendes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 95-108.

<sup>87</sup> A. GAUTIER, *Beowulf au paradis...*, op. cit., p. 250. Voir ÆTHELWEARD, livre I, chap. 3 (*Hengest et Horsa, hi nepotes fuere Vuoddan regis barbarorum*) et chap. 4 (*atauus quidem eorum Vuothen, qui et rex multitudinis barbarorum*).

<sup>88</sup> B. JUDIC, « Grégoire le Grand et les barbares », dans D. NOURRISSON et Y. PERRIN (dir.), *Le barbare, l'étranger : images de l'autre*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005, p. 137-146, p. 141. Voir aussi L. M. CARRUTHERS, « Monks among barbarians : Augustine of Canterbury and his successors in Bede's account of the Roman and monastic origins of the English church », dans C. ROYER-HEMET (dir.), *Canterbury : a medieval city*, Cambridge, Cambridge Scholars, 2010, p. 37-38.

ne savait produire qu'un grincement barbare, s'est mise à faire résonner l'hébreu *Alleluia* en louant Dieu. [...] les flots barbares, que les princes d'ici-bas n'arrivaient pas à maîtriser par le fer, les voici enchaînés par la crainte de Dieu, grâce aux simples paroles des prêtres ; et l'infidèle qui ne craignait en rien les bataillons de soldats, le voici à présent devenu un fidèle qui craint la langue des humbles »<sup>89</sup>. Par la parole divine des missionnaires et la parole d'autorité du pape Grégoire, Bède réalise la conversion des Anglo-Saxons. L'insistance sur leur barbarie initiale est évidente : leur langue produit des sons incompréhensibles, ils sont comparés aux flots dévastateurs et décrits comme « infidèles ». Néanmoins, le procédé stylistique est habile. Le caractère barbare de la langue est décrit dans une proposition subordonnée accessoire, renvoyant à un passé révolu que délimite le tour uniceptif *nil aliud quam*, « rien d'autre que ». Par contraste, au moment présent, le vieil anglais est identifié à l'hébreu<sup>90</sup>. Le parallélisme de construction, dans les deux phrases suivantes, produit le même effet : par le baptême, les Anglo-Saxons ont abandonné leur comportement barbare pour être liés « par la crainte de Dieu » et être désormais « fidèles ». Cette conversion collective réussie se rejoue au niveau individuel à la fin de l'*Histoire ecclésiastique*, lorsque le roi west-saxon Cædwalla « se détourna de sa rage barbare », partit pour Rome en 689 et s'y fit baptiser par le pape Serge, avant de mourir le 20 avril. Au cours de la cérémonie, le barbare abandonne son comportement et, pour matérialiser ce changement, troque son nom – celtique par ailleurs – pour celui du premier évêque de Rome, Pierre<sup>91</sup>. Entre 596 et 689, les Anglo-Saxons sont devenus les représentants idéaux d'une civilisation chrétienne insulaire, capables par la conversion d'abandonner la part de barbarie qui les caractérisait.

---

<sup>89</sup> HEPA, livre II, chap. 1 : *Ecce lingua Britanniae, quae nil aliud nouerat quam barbarum fremdere, iam dudum in diuinis laudibus Hebreum coepit alleluia resonare. (...) Barbaros motus, quos terreni principes edomare ferro nequuerant, hos pro diuina formidine sacerdotum ora simplicibus uerbis ligant, et qui cateruas pugnantium infidelis nequaquam metueret, iam nunc fidelis humilium linguas timet.* Je corrige la traduction de *lingua Britanniae*, « langue des Bretons » dans l'édition utilisée, en « langue de Bretagne ». En l'occurrence, Grégoire parle de la langue que les Anglo-Saxons parlent en Bretagne. Alban Gautier me signale que cette affirmation de Bède inverse le stéréotype de la « bataille de l'Alleluia » au cours de laquelle Germain d'Auxerre parvient à mettre les Anglo-Saxons en déroute, en amenant les Bretons chrétiens à entonner pendant le combat des chants sacrés. Voir HEPA, livre I, chap. 20.

<sup>90</sup> Sur un modèle semblable, les Angles sont considérés comme un peuple élu, du fait de la proximité entre *Angli* et *angeli*, entre le nom du royaume de Deira. Voir l'anecdote centrée sur Grégoire le Grand à ce sujet, notamment dans HEPA, livre II, chap. 1, § 11.

<sup>91</sup> HEPA, livre V, chap. 7 : *Barbaricam rabiem, nomen et inde suum conuersus conuertit ouans.*

La voie est donc prête pour que leurs adversaires, quels qu'ils soient, soient désormais les barbares. On se rappelle que l'épisode d'Æthelfrith de Bernicie avait déjà permis de poser les prémices d'une telle inversion : le païen anglo-saxon n'était déjà plus tout à fait barbare, tandis que les Bretons chrétiens ne l'était pas encore totalement. Avec la conversion des Anglo-Saxons, quelque chrétiens que fussent les Bretons, ils pouvaient devenir réellement barbares. Leur caractère schismatique s'approche de l'hérésie pour justifier un tel renversement<sup>92</sup>. En 633, à Hatfield Chase, « eut lieu un très grand massacre dans l'Église et dans la nation des Northumbriens, surtout parce que l'un des chefs qui le conduisaient était un païen, l'autre un barbare plus cruel qu'un païen. S'il est vrai que Penda, avec toute sa nation des Merciens, était soumis aux idoles et ignorait le nom du Christ, Cædwalla, lui, bien qu'il eût le nom de chrétien et professât cette foi, n'en était pas moins un barbare, d'esprit et de mœurs »<sup>93</sup>. En apparence, la barbarie est fondée sur le comportement des personnes (cruauté, violence, mœurs), ce qui renvoie dos-à-dos les deux rois. En structure, il s'agit d'une essentialisation de l'origine gentillée des personnes : l'Anglais devient supérieur, de façon systématique par rapport au Breton, même s'il est chrétien. En cela, le portrait de Cædwalla est pire que celui de Penda : le second est un roi anglo-saxon habile, quoique païen, mais le premier est *le* barbare<sup>94</sup>. De même que Constantin III, allié aux Gaulois, avait perdu sa romanité, de même Cædwalla, en s'alliant à Penda le païen, a perdu son caractère chrétien. Alors que le roi Cædwalla de Wessex change de nom, le breton Cædwalla ne devient pas totalement chrétien, puisqu'il garde un nom barbare. Les deux batailles suivantes contre Cædwalla et Penda sont présentées en miroir par Bède dans le Livre III. À Heavenfield, en 634, le saint-roi Oswald incarne la civilisation face à Cædwalla, à l'image des Maccabées luttant contre Philippe le Phrygien. Sa « lutte décisive contre les barbares » se clôt par une victoire, ce qui permet de poursuivre l'évangélisation de la Northumbrie<sup>95</sup>. À Winwæd, en 655, le roi Oswiu (642-670), frère d'Oswald, remporte la victoire contre Penda. « Le roi sans

---

<sup>92</sup> Ce glissement dans l'hérésie est particulièrement sensible dans l'épisode du « Chêne d'Augustin », dans HEPA, livre II, chap. 2, lequel justifie les représailles contre les Gallois.

<sup>93</sup> HEPA, livre II, chap. 20 : *maxima est facta strages in ecclesia uel gente Nordanhymbrorum, maxime quod unus ex ducibus, a quibus acta est, paganus, alter, quia barbarus erat pagano saeuior. Siquidem Penda cum omni Merciorum gente idolis deditus, et Christiani erat nominis ignarus; at uero Caedwalla, quamuis nomen et professionem haberet Christiani, adeo tamen erat animo ac moribus barbarus*. La suite de la citation est donnée plus haut.

<sup>94</sup> A. GAUTIER, *Beowulf au paradis...*, op. cit., p. 167-168 ; ID., « Barbares, païens... », op. cit.

<sup>95</sup> HEPA, livre III, chap. 3 : *in expugnandis barbaris*.

foi [Penda] (...) avait décidé de détruire et d'exterminer cette nation toute entière (...); alors Oswiu rechercha l'aide de la bonté divine pour pouvoir être arraché à l'impiété du barbare »<sup>96</sup>. Dans les deux cas, ceux qui l'avaient d'abord emporté à Hatfield Chase sont doublement châtiés, puisqu'ils sont battus par les Northumbriens et désignés comme barbares. Dans les *Carmina*, Alcuin conforte cette image d'Oswald, roi saint, affrontant les « phalanges barbares »<sup>97</sup>. Dans tous ces cas, les Anglo-Saxons païens parfois, mais les Bretons chrétiens à coup sûr, sont les barbares, caractérisés par la fourberie, l'impiété et la sauvagerie. Ils menacent le nouveau siège de la civilisation qu'est la Northumbrie chrétienne.

Grâce à un nouveau déplacement du sens du mot, Bède parvient, dans une ultime étape, à faire passer la barbarie sur le continent. Pour cela, les Irlandais jouent un rôle majeur dans le dispositif textuel de l'*Histoire ecclésiastique*. Comme on l'a vu, les Bretons sont barbares. Les Scots, jusqu'ici, étaient épargnés, étant donné qu'ils ont joué un rôle dans l'évangélisation de la Northumbrie et, *via* Aidan, dans la fondation de Lindisfarne<sup>98</sup>. Néanmoins, Bède reprend, en 734, l'image romaine des invasions venues du nord dans la *Lettre à Ecgberht*, archevêque d'York (732-766), sans préciser quelle peuplade est coupable<sup>99</sup>. Bède reproche aussi aux Irlandais leurs errements pour déterminer la date de Pâques. « En hommes barbares et rustres, ils ne savaient pas du tout quand arrivait le premier jour de la semaine, qu'on

---

<sup>96</sup> HEPA, livre III, chap. 24 : *rex perfidus (...) totam eius gentem (...) delere atque exterminare decreuerat, respexit ille ad diuinæ auxilium pietatis, quo ab impietate barbarica posset eripi.*

<sup>97</sup> ALCUIN, *Carmina*, I : *Haud secus Oswaldus rex stravit ubique phalanges / Barbaricas victor gradiens per tela, per hostes, / Caedit et inculcat, fugientesque atterit alas*, « le roi Oswald ne fit rien d'autre que terrasser partout les armées barbares, vainqueur s'avançant au-dessus des intrigues, au-dessus des adversaires, il frappa et il perça, et il brisa les ailes des fuyards ».

<sup>98</sup> L'image favorable des Irlandais comme espace pur et incorruptible est mise en évidence dans O. SZERWINIACK, « Les relations entre l'Irlande et l'Angleterre dans l'*Histoire ecclésiastique* de Bède le Vénérable », dans F. BOURGNE, L. CARRUTHERS et A. SANCERY (dir.), *Un espace colonial et ses avatars. Naissance d'identités nationales: Angleterre, France, Irlande (V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses universitaires de Paris Sorbonne, 2008, p. 19-39.

<sup>99</sup> BEDE LE VÉNÉRABLE, *Lettre à Ecgberht*, éd. A. W. HADDAN et W. STUBBS, *Councils and Ecclesiastical Documents relating to Great Britain and Ireland*, vol. III, Oxford, Clarendon, 1869, p. 314-326, § 11 : *gentem nostram a barbaris defendant (...) fines nostros a barbarica incursione tueantur*, « qui défendent notre peuple contre les barbares... qu'ils protègent nos frontières contre les incursions barbares ». Scots, Pictes ou Bretons du Strathclyde, il s'agit de chrétiens celtophones. Voir A. GAUTIER, « Barbares, païens... », *op. cit.* et C. STANCLIFFE, *Bede and the Britons*, Whithorn, Friends of the Whithorn Trust, 2007, p. 25-28.

appelle maintenant le dimanche »<sup>100</sup>. Cette erreur change donc les moines d'Iona en barbares à leur tour. Il ne s'agit pas d'entrer dans les débats sur les querelles entre Irlandais et Romains à propos du comput. Ce qui est instrumental dans l'esprit de Bède, c'est que les Irlandais contaminent un passeur de barbarie. Agilbert, évêque franc issu de hauts lignages continentaux (Faronides et Agilolfings), formé en partie en Irlande, succède à Birinus comme évêque des West-Saxons à Dorchester (650-660 environ)<sup>101</sup>. Néanmoins, le roi Cenwalh, « qui ne savait que la langue des Saxons, finit par se lasser du parler barbare » d'Agilbert et nomme un autre évêque, Wine, à sa place. Agilbert, « offensé de ce que le roi avait agi sans le consulter, retourna en Gaule, accepta l'évêché de la cité de Paris et y mourut »<sup>102</sup>. Par cette intermédiaire, le gaélique, le francique et/ou le latin vulgaire sont à leur tour disqualifiés par Bède. La barbarie irlandaise s'étend donc un peu plus et contamine désormais la cour mérovingienne et la Gaule, à l'endroit même où les premiers barbares de l'*Histoire ecclésiastique* avaient été identifiés. En conséquence, dès lors que la conversion des Anglo-Saxons est achevée, c'est-à-dire dès le Livre IV, la menace devient forcément extérieure et inclut la totalité des peuples voisins qui ne sont pas anglo-saxons. À cette date, les rois sont convertis et l'entreprise de renforcement du christianisme anglais est menée à bien par Théodore, archevêque de Canterbury (26 mars 668-19 septembre 690), originaire de Tarse comme l'apôtre Paul, et Hadrien, abbé de Saint-Augustin, africain comme Augustin d'Hippone. Grâce à la culture gréco-latine qu'ils insufflent en Angleterre, les derniers stigmates de la barbarie sont arrachés définitivement du pays. Dans ces conditions, les Anglo-Saxons inspirent la terreur aux autres peuples, que Bède désigne comme des « nations barbares »<sup>103</sup>.

---

<sup>100</sup> HEPA, livre III, chap. 4 : *ut barbari et rustici, quando eadem prima sabbati, quae nunc dominica dies cognominatur, ueniret, minime didicerant.*

<sup>101</sup> Le parcours d'Agilbert est complexe. Les incohérences entre documents d'origines diverses ne permettent pas d'être sûr du fait qu'un seul homme a effectué tout ce qu'on sait d'Agilbert. Voir sur ce point C. I. HAMMER, « 'Holy Entrepreneur' : Agilbert, a Merovingian Bishop between Ireland, England and Francia », *Peritia*, 22-23, 2011-2012, p. 53-82.

<sup>102</sup> HEPA, livre III, chap. 7 : *qui Saxonum tantum linguam nouerat, pertaesus barbarae loquellae (...) offensus grauiter Agilberctus, quod haec ipso inconsulto ageret rex, rediit Galliam, et accepto episcopatu Parisiaca ciuitatis, ibidem (...) obiit.*

<sup>103</sup> HEPA, livre IV, chap. 2 : *Neque umquam prorsus, ex quo Britanniam petierunt Angli, feliciora fuere tempora; dum et fortissimos Christianosque habentes reges cunctis barbaris nationibus essent terrori.*

Nouveau peuple élu, ils peuvent faire rayonner la civilisation vers les nouveaux barbares que sont les habitants de l'Europe continentale<sup>104</sup>. Le barbare assimilé culturellement est désormais agent de la conversion de barbares endurcis<sup>105</sup>. Sans surprise, les dernières occurrences du mot dans l'*Histoire ecclésiastique* concernent absolument toutes des continentaux. L'évêque Wilfrid de Ripon parvient à convertir le roi frison Aldgisl et des milliers d'habitants en 678, tandis que Wihberht tente sans succès de convertir le roi frison Radbod ultérieurement (680-719)<sup>106</sup>. Bède exagère l'efficacité de Wilfrid, vu que Radbod, sans doute le fils d'Aldgisl, est un païen endurci lorsque Wihberht lui rend visite. Mais Bède rend ces événements obscurs en rompant le fil chronologique de sa narration et en intervertissant l'ordre des deux événements afin de chanter les louanges de Wilfrid. Une autre mission citée est celle de Willibrord (658-739), qui obtient le soutien des Pippinides et est nommé archevêque de Frise en 695<sup>107</sup>. Cette conclusion de l'*Histoire ecclésiastique* donne une place centrale aux missionnaires anglo-saxons, ce qui permet à Bède de construire un effet de boucle avec le début du texte, quand les missionnaires chrétiens allaient dans l'autre

---

<sup>104</sup> Cette idée peut être entendue au sens strict, les Anglo-Saxons apparaissant alors comme *le* peuple élu. Voir P. WORMALD, « Engla Lond: the Making of an Allegiance », *Journal of Historical Sociology*, 7, 1994, p. 1-24 ou S. FOOT, « The Making of Angelcynn: English Identity before the Norman Conquest », *Transactions of the Royal Historical Society*, 6, 1996, p. 25-49. Plus récemment, il a été proposé de considérer cette expression au sens large, les Anglo-Saxons étant alors l'un des peuples élus, en tant que chrétiens. Voir G. MOLYNEAUX, « Did the English Really Think They Were God's Elect in the Anglo-Saxon Period ? », *The Journal of Ecclesiastical History*, 65, 4, 2014, p. 721-737 et C. O'BRIEN, *Bede's Temple : An Image and Its Interpretation*, Oxford, Oxford University Press, 2015. *In fine*, peu importe le sens que l'on donne à l'expression, puisque, dans les deux cas, elle place les Anglo-Saxons au-dessus d'un peuple païen.

<sup>105</sup> A. CHAUVOT, « Images positives... », *op. cit.*

<sup>106</sup> HEPA, livre V, chap. 19 : *honorifice susceptus a barbaris ac rege illorum Aldgilso, praedicabat eis Christum, et multa eorum milia uerbo ueritatis instituens*, « reçu avec honneur par les barbares et leur roi Aldgisl, il leur prêchait le Christ, forma des milliers d'entre eux par la parole de vérité ». HEPA, livre V, chap. 9 : *duobus annis continuis genti illi ac regi eius Rathbedo uerbum salutis praedicabat, neque aliquem tanti laboris fructum apud barbaros inuenit auditores*, « prêcha pendant deux ans de suite la parole de salut à cette nation et à son roi Radbod, sans obtenir, chez ces auditeurs barbares, le moindre fruit de pareil effort ».

<sup>107</sup> HEPA, livre V, chap. 10, déjà cité plus haut. La barbarie de ce peuple est confirmée par ALCUIN, *Vita sancti Willibrordi*, éd. W. LEVISON, *Vita Willibrordi auctore Alcuino*, Hannover-Leipzig, Hahn, 1920, chap. X : *Barbarae gentis superstitionem contemnit*, « Il méprise la superstition des peuples barbares ».

sens. Désormais, c'est l'inverse : l'Angleterre est devenue un centre majeur du monde chrétien entretenant un lien consubstantiel avec Rome<sup>108</sup>.

Ainsi, au terme de l'*Histoire ecclésiastique*, les Anglo-Saxons, barbares païens, sauvages et cruels, ont été changés en *populus Dei*, détenteur d'un *imperium* hérité de Rome. Par contraste, toutes les autres populations, même si elles sont chrétiennes et continentales, sont les nouvelles représentantes de la barbarie. Un jeu textuel subtil et très progressif a permis de faire glisser la barbarie du continent à la Bretagne, des Celtes aux Anglo-Saxons, puis grâce à un chiasme exceptionnel, de renvoyer les Bretons, puis l'ensemble des habitants contemporains du continent, dans le champ de la barbarie, grâce à l'action des saints évangélistes des Anglo-Saxons.

### ***Les nouveaux usages du concept à la fin de la période anglo-saxonne***

Les travaux de Bède et l'*Histoire ecclésiastique* en particulier accueillent une proportion importante des occurrences du mot *barbare* que l'on trouve dans les textes d'époque anglo-saxonne. Comme on l'a vu, Bède effectue une transmutation de la barbarie de manière à changer les frustrés ancêtres anglo-saxons en représentants zélés de la foi. Après le VIII<sup>e</sup> siècle, les textes ont tendance à lui emprunter ce trait : est barbare l'étranger menaçant la stabilité de royaumes anglo-saxons définis par leurs pratiques religieuses orthodoxes.

Il est à noter que Bède avait placé les auteurs ultérieurs sur cette voie en qualifiant toute nouvelle menace de « barbare ». En effet, dans les *Chronica majora*, le Northumbrien fait usage du terme dans un contexte assez novateur. « Entendant que les Sarrasins, ayant dépeuplé la Sardaigne, excavaient le lieu même où les os du saint évêque Augustin avaient été translats et honorablement enterrés par crainte des dévastations barbares, Liutprand envoya un message, et, ayant payé une grande somme, les reçut et les translata à Pavie »<sup>109</sup>. Les Sarrasins, c'est-à-dire les musulmans, sont désignés par ce terme, au nord de l'Angleterre, au VIII<sup>e</sup> siècle, parce qu'ils menacent la tombe d'un saint majeur vers 720. Peu importe que Bède

---

<sup>108</sup> Voir à ce sujet les pages inspirantes de Y. COZ, *Rome en Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VI<sup>e</sup> siècle à 1066*, Paris, Garnier, 2011, p. 189-191. Voir aussi A. THACKER, « In Search of Saints : The English Church and the Cult of Roman Apostles and Martyrs in the Seventh and Eighth Centuries », dans J. M. H. SMITH (dir.), *Early Medieval Rome and the Christian West : Essays in Honour of Donald A. Bullough*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, 2000, p. 247-277.

<sup>109</sup> BEDE LE VENERABLE, *De temporum ratione*, chap. 66, année 4680 : *Liuthbrandus, audiens quod Saraceni, depopulata Sardinia, etiam loca foedarent illa ubi ossa sancti Augustini episcopi propter vastationem Barbarorum olim translata et honorifice fuerant condita, misit, et, dato magno pretio, accepit, et transtulit ea in Ticinis.*



se trompe de figure tutélaire – selon Paul Diacre, il s’agit plutôt du martyr Appien<sup>110</sup>. Ce qui importe, c’est que Bède fournisse une matrice pour transformer en barbares les nouvelles menaces qui se pressent aux portes de l’Europe chrétienne dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Il n’y a aucune surprise à constater que l’usage le plus courant, après Bède, consiste à utiliser le mot pour désigner la menace spécifique que rencontrent alors les insulaires : les vikings. Ce sont, en quelque sorte, les nouveaux barbares, qui répondent à tous les critères établis plus haut : païens, sauvages et cruels, sous-éduqués, immoraux, tyranniques, ils franchissent la frontière d’une Angleterre changée en empire chrétien. Le trait apparaît, une fois, chez Asser, dans la *Vie du roi Alfred*. En 877, alors qu’Alfred est roi dans un contexte difficile et qu’il vient de signer une paix défavorable avec Guthrum, l’un des rois de la Grande Armée danoise, ce dernier, au mépris des accords, traverse le Wessex et s’empare d’Exeter. Comme Alfred se presse aux pieds de la ville pour la libérer, il ordonne aussi un combat en mer pour empêcher les ravitaillements. Des navires arrivent alors. « Quand les officiers du roi apprirent qu’ils étaient remplis de combattants païens, ils se jettent sur leurs armes et attaquent courageusement ces peuples barbares »<sup>111</sup>. Menace militaire, non-respect d’un serment, association avec les mots « païens » et « pirates » : toute la panoplie du barbare est à l’œuvre dans cet extrait. Néanmoins, le chapitre 50c dont est extrait ce passage est une interpolation du XII<sup>e</sup> siècle, tiré *in fine* de la *Chronique anglo-saxonne*. À cette occurrence près, Asser ne semble pas avoir eu recours à l’imaginaire du barbare, tandis que la *Chronique*, écrite en vieil anglais, utilise plutôt le mot *hæðen*, « païen », pour désigner les vikings. Paradoxalement, ce n’est donc pas à l’époque de la renaissance alfrédienne que le mot devient courant sous la plume des auteurs anglo-saxons.

Il faut plutôt attendre le X<sup>e</sup> siècle pour que cet usage se généralise. L’impulsion semble venir de l’étranger. L’un des premiers documents majeurs qui l’emploie est la *Passio Eadmundi* qu’Abbon de Fleury écrit à l’occasion de son voyage en Angleterre au début des années 870. Dans ce court texte rendant hommage à Edmund, roi d’East Anglia, massacré en 869 par les vikings, dans des conditions difficiles à cerner si l’on s’en tient aux documents contemporains, Abbon multiplie les stéréotypes ethniques contre les Danois<sup>112</sup>. Avant le martyre du roi, il place dans sa bouche un discours totalement fictif pendant lequel il décrit le

---

<sup>110</sup> PAUL DIACRE, *Histoire des Lombards*, trad. F. BOUGARD, Turnhout, Brepols, 1994, livre VI, chap. 48.

<sup>111</sup> A. GAUTIER (éd.), *Asser. Histoire du roi Alfred*, Paris, Belles lettres, 2013, p. 74-75 : *cum paganis militibus ministri regis cognovissent repletas, ad arma prosiliunt et viriliter barbaras nationes invadunt*.

<sup>112</sup> A. LESTREMAU, « *Plebs immunda* : stéréotypes, stigmates et stratégies des Danois d’Angleterre autour de l’an Mil », *Hypothèses*, 2013, p. 229-239.

chef viking Ivarr comme un « étranger barbare [qui] s'attaque aux anciens habitants de notre royaume avec une épée menaçante »<sup>113</sup>. Cruel, impie et diabolique : tel est le portrait qu'Abbon brosse du Danois, reprenant à son compte les stéréotypes habituels dans les textes hagiographiques décrivant le martyre de saints tués par les païens. Mais le meurtre n'a pas lieu au cours d'une mission à l'étranger ou d'une persécution. Ce sont des « étrangers » qui franchissent la frontière d'un royaume chrétien l'épée à la main pour massacrer un roi présenté comme imitateur du Christ. L'imaginaire romain est donc tout aussi présent.

Se nourrissant de ce stéréotype, le chroniqueur Æthelweard fait écho aux textes de Bède de manière beaucoup plus nette, en abusant d'un terme qu'il emploie plus de trente fois dans son œuvre<sup>114</sup>. Membre de la famille royale, *ealdorman* des provinces de l'ouest, il rédige une version latine de la *Chronique anglo-saxonne*, à destination de sa cousine, l'abbesse Mathilde d'Essen<sup>115</sup>. En-dehors des usages qu'il fait du mot pour décrire Woden et les premiers Anglo-Saxons, Æthelweard utilise surtout ce terme pour désigner les vikings qui menacent le Wessex après 850. La première mention indique que les « barbares passèrent l'hiver pour la première fois sur l'île de Thanet »<sup>116</sup>. Il s'agit d'une menace évidente pour l'Angleterre chrétienne, mais le ton reste neutre. Æthelweard n'est pas auteur à multiplier les stéréotypes ethniques. Il emploie le mot barbare de manière descriptive, comme pour traduire le mot *hæðen* qu'il a trouvé dans sa source<sup>117</sup>. Ce n'est qu'au Livre suivant et dans un contexte très différent que l'auteur multiplie les occurrences, pour l'année 869. La parenté avec Abbon est difficile à esquiver, puisque l'occurrence est directement connectée à Edmund : « le corps d'Edmund d'East Anglia reposait, enterré dans le lieu qui se nomme Bury St Edmunds et

---

<sup>113</sup> ABBON DE FLEURY, *Passio Eadmundi*, chap. 8, M. WINTERBOTTOM (éd.), *Three Lives of English Saints*, Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, 1972 : *Ecce barbarus aduena districto ense ueteribus nostri regni colonis imminet*.

<sup>114</sup> Près d'un quart des références aux vikings se font sous cette espèce d'après le décompte d'Olga Timofeeva qui décrit cet usage comme une idiosyncrasie d'Æthelweard. Voir O. TIMOFEEVA, « The Viking outgroup in early medieval English chronicles », *Journal of Historical Sociolinguistics*, 2, 1, 2016, p. 104.

<sup>115</sup> E. VAN HOUTS, « Women and the Writing of History in the Early Middle Ages : The Case of Abbess Matilda of Essen and Aethelweard », *Early Medieval Europe*, 1, 1992, p. 53-68 ; A. LUTZ, « Æthelweard's *Chronicon* and Old English poetry », *Anglo-Saxon England*, 29, 2000, p. 177-178. Pour la formation d'Æthelweard, voir M. GRETSCH, « Historiography and literary patronage in late Anglo-Saxon England : the evidence of Æthelweard's *Chronicon* », *Anglo-Saxon England*, 41, 2012, p. 239 sq.

<sup>116</sup> ÆTHELWEARD, livre III, chap. 4 : *hyemauerunt primitus barbari in insula Tenet*.

<sup>117</sup> S. IRVINE (éd.), *The Anglo-Saxon Chronicle : A Collaborative Edition. Vol 7: MS E*, Oxford, Brewer, 2002, *sub anno* 851.

alors les barbares obtinrent la grâce de la victoire ». Mais il ne s'agit que d'un signe avant-coureur pour suivre une armée qui menace ensuite le Wessex. Le 4 janvier 871, « l'armée des barbares mentionnée ci-dessus partit de là pour gagner la ville de Reading ». « Après cela, les barbares furent victorieux », même si, à Ashdown, le 8 janvier, « toute la jeunesse très pure des barbares tomba ». Par la suite, « croisant le fer les uns contre les autres, les barbares petit à petit emportèrent » la victoire à Basing, le 22 janvier. « Ensuite, après deux mois, [le 22 mars], le roi susnommé Æthelred, accompagné de son frère Alfred, reprit le combat à Merton contre une armée de barbares et des deux côtés une multitude d'hommes tombèrent ; les barbares obtinrent la grâce de la victoire »<sup>118</sup>. Par l'usage de ce mot, Æthelweard emprunte à Abbon et connecte directement la mort du martyr Edmund, rendu passablement important par la *Passio* susmentionnée, avec l'épopée des rois de Wessex. Pour lier ces événements, le texte est saturé de *barbares*. Sept occurrences interviennent en trois pages dans un contexte militaire passablement déprimant pour les Anglo-Saxons.

Une deuxième salve – dix-neuf occurrences en dix pages – concerne le règne d'Alfred, après avril 871. Il s'agit d'un véritable acmé dans l'utilisation du mot. Il désigne toujours la Grande Armée païenne dirigée par Halfdan et, désormais, Guthrum. En mai 871, « les barbares remportèrent alors une victoire qui fut comme inutile ». Après avoir conclu un traité de paix, le chroniqueur mentionne « l'installation de l'armée des barbares à Reading ». En 872, « après une année, les barbares changèrent de site pour la zone proche de la ville de Lindsey, dans le lieu-dit Torksey ». En 873, « après le passage d'une année, les barbares changèrent enfin de site pour Repton et ils expulsèrent le roi Burghred de son royaume au-delà des océans ». Burghred, roi de Mercie (852-874), avait épousé Æthelwith, la sœur d'Alfred, quelques années plus tôt. En 874, « après une année, les barbares divisèrent le royaume en deux parties pour eux-mêmes. Un chef des barbares, du nom d'Halfdan, prit la partie des Northumbriens ». En 875, « le roi Alfred sortit en mer avec une flotte et se dressa contre lui une flotte barbare ». Jusqu'ici, on le voit, la description d'Æthelweard est terriblement neutre et dépourvue de tout stéréotype supplémentaire. Le chroniqueur, comme sa source, se contente de suivre les mouvements d'une armée hégémonique. Les choses

---

<sup>118</sup> ÆTHELWEARD, livre IV, chap. 2 : *Cuius corpus iacet mausoleatum in loco qui Beadoricesuuyrthe nuncupatur, obtinueruntque tum barbari uictoriae numen... profectus est inde supra memoratus ad locum Readingon barbarorum exercitus... barbari post uictores existunt... tota purior illic cecidit barbarorum iuuentus... mixta arma in conterario sibi paulatim susceperere barbari locum... Porro post menses duos renouat certamen rex praefatus Athered, cum quo frater suus Aelfred, in loco Merantune contra passim barbarum exercitum, et in utraque manu cessa est multitudo ; barbari uictoriae obtinent numen.*

changent seulement pour l'année 875. Alors, « les barbares firent la paix par trahison » et en profitèrent pour attaquer par surprise. Il s'agit d'un tournant dans la narration, mais aussi du seul stéréotype associé à la barbarie qu'Æthelweard nous livre ; néanmoins, c'est surtout une assertion factuelle, reprise à la *Chronique anglo-saxonne*. Le sentiment est ainsi qu'Æthelweard ne souscrit pas réellement à l'imaginaire de la barbarie, mais recourt seulement à ce vocabulaire afin de s'inscrire dans une démarche stylistique<sup>119</sup>. Après les prises de Wareham en 875, d'Exeter en 876 (l'épisode décrit par l'interpolation dans le texte d'Asser), de Gloucester en 877 et de Chippenham en 878, le roi Alfred a perdu l'essentiel de son territoire. « Le roi susmentionné, avec le seul comté de Somerset, ne cessait de s'opposer aux barbares par des combats quotidiens », en 878. La multiplication des occurrences du mot, à l'instar d'une tachycardie, signale la montée des dangers pour le jeune roi. C'est par l'habile construction de cette longue protase qu'Æthelweard fait ressortir l'importance des victoires alfrédiennes. En effet, à ce moment, les occurrences s'interrompent presque et le fil narratif se distend. Sans que l'on sache bien de qui il s'agit, un « roi des barbares tomba », puis, après leur défaite à la bataille d'Edington contre Alfred, en 878, « les barbares promirent de faire la paix ». À la suite de la paix de Wedmore, Guthrum et les chefs de la Grande Armée païenne sont baptisés. Ayant été convertie, définitivement battue et chassée du royaume, cette armée n'est plus une menace. Elle n'est donc plus barbare et le mot disparaît. Æthelweard propose alors un effet de clausule pour refermer la parenthèse des « quatorze années [qui] s'étaient écoulées depuis que les barbares avaient passé l'hiver » à Thanet<sup>120</sup>. L'année 878 constitue un

---

<sup>119</sup> *Contra* les remarques d'O. TIMOFEEVA, « The Viking outgroup », *art. cit.*, p. 104-105, et celles de David N. DUMVILLE, « Vikings in insular chronicling », dans S. BRINK et N. PRICE (dir.), *The Viking world, 350-367*, Londres, Routledge, 2008, p. 355, qui reposent toutes sur R. I. PAGE, « "A Most Vile People" : Early English Historians on the Vikings. The Dorothea Coke memorial lecture in Northern studies », Londres, Viking Society for Northern Research, 1987. Il est à noter que *barbarus* n'est pas le mot qui accompagne les stéréotypes négatifs cités à raison par ces auteurs. S'il y a un imaginaire racialement chez Æthelweard, il faut donc sans doute le déconnecter de la barbarie, qui semble plutôt relever de l'emprunt conscient aux auteurs classiques.

<sup>120</sup> ÆTHELWEARD, livre IV, chap. 3 : *barbari ut sterilem optinent tunc uictoriae statum... consessum exercitus barbarorum in Readingum... Post annum barbari sedes mutant confinium iuxta Lindissi urbe in Turcesige conducto loco... Ambitum anni post circuli unius barbari sedes migrant tandem Hreopandune locum, regemque Burhredum de regno pellunt extra oceanum... post annum barbari in sortes sibi duas diuidunt regum. Partem sumpsit dux barbarorum Healfdene nomen Nordhanhymbriorum... exiit Aelfred rex cum classico exercitu mare, obuiamque ei barbara classis... Fraude constituunt pacem barbari... Rex uero praedictus contra barbaros non sinebat quotidiano certamine, cum sole prouincia Sumersaetun... barbarum rex ruit... barbari pacem promittunt... peractique sunt quatuordecim anni tunc ex quo hyemauerunt barbari.*

point culminant dans l'histoire du royaume de Wessex et c'est sans surprise au cours de cette année que le mot connaît ses derniers usages majeurs dans la *Chronique* d'Æthelweard. C'est aussi à ce moment-charnière qu'une autre chronique fait intervenir son unique occurrence du mot. Dans les *Annales de Saint-Neot*, largement inspirées de la *Chronique anglo-saxonne* et elles aussi rédigées en latin, mais dans les années 1120-1140, l'auteur du texte attribue à Neot un rôle majeur. Au cours d'une apparition nocturne, il admoneste Alfred afin qu'il ne perde pas espoir<sup>121</sup>. Si l'épisode est un *topos* hagiographique depuis la victoire de Constantin au Pont-Milvius et que des sources l'attribuent à d'autres saints<sup>122</sup>, il n'empêche que la barbarie intervient à l'acmé de la phrase, au moment où Alfred a peur et avant que le saint ne le reconforte et ne chasse le péché capital du désespoir, tandis que la présence des vikings est expliquée comme une épreuve punissant le péché d'orgueil du jeune roi. En cela, l'usage est proche de ce que l'on a constaté chez Æthelweard et Bède. Après cette date, il n'y a plus lieu pour le chroniqueur de Saint-Neot de trouver des barbares en Angleterre.

*A contrario* Æthelweard continue d'en trouver, mais c'est pour montrer comment leur armée se débande et prend le large afin d'éviter les troupes d'Alfred. En 886, le roi Alfred conquiert la cité de Londres ; alors « tous les hommes et plus encore le peuple saxon le reçurent comme un rédempteur, à l'exception du peuple barbare et de ceux que ce peuple tenait alors captifs en leurs mains »<sup>123</sup>. S'il reste des Danois en Angleterre, ils sont loin et ne représentent plus vraiment une menace. Par contraste, de manière assez ironique, la fin du chapitre signale les mouvements erratiques de la Grande Armée sur le continent. Après avoir

---

<sup>121</sup> D. N. DUMVILLE et M. LAPIDGE (éd.), *The Anglo-Saxon Chronicle. A Collaborative Edition. The Annals of St Neots with Vita Prima Sancti Neoti*, Cambridge, Brewer, 1985, *sub anno 878 : Nocte illa, cum se sopori dedisset, apparuit ei quaedam effigies in speciem Sancti Neoti, quondam eius familiaris amicus et propinquus, ammonuitque, ut omnem terrorem et metum barbarorum abiceret, ne in desperationem incideret propter multitudinem eorum, quia Dominus in crastinam visitaturus esset eum et plebem suam, et quia propter arrogantiam suam, quam habuit in iuventute, omnia illa adversa sibi sustinenda fuissent.* « Cette nuit, comme il s'adonnait au sommeil, lui apparut une image aux traits de Saint Neot, qui avait été autrefois un ami proche et un cousin, et il l'avertit de ce qu'il devait rejeter la terreur et la peur des barbares, afin de ne pas tomber dans le désespoir du fait de leur grand nombre, parce que le Seigneur, le lendemain, rendrait visite à Alfred et à son peuple, et parce que, à cause de l'arrogance qui avait été la sienne dans sa jeunesse, tous ces malheurs devaient être supportés par lui ».

<sup>122</sup> M. GODDEN, « The Old English Life of St Neot and the legends of King Alfred », *Anglo-Saxon England*, 39, 2011, p. 193-225.

<sup>123</sup> ÆTHELWEARD, livre IV, chap. 3 : *hunc ut redemptorum suscepere cuncti et maxime genus Saxonum, excepto barbarae gentis et his qui sub manu eorum tum captiui tenebantur.*

quitté Fulham et gagné Gand en 879, les vikings attaquent la Francie. Ils s'en prennent à la Flandre en 881 et remontent le cours de la Somme en 884. Alors, « les armées des Francs s'étaient élevées en armes contre eux et ils avaient obtenu la grâce de la victoire, l'armée barbare ayant été mise en déroute ». Parfois, « les barbares atteignent la victoire ». Parfois, ce sont des combats maritimes qui ont lieu « avec une flotte des barbares près des côtes des Vieux Saxons ». Æthelweard sait aussi que « les barbares stationnèrent sur le pont de Paris » en 885-886. Puis, en 892, « ils gagnèrent Boulogne, une année après que les barbares ont mené la guerre contre le roi Arnulf ». Arnulf de Carinthie, roi de Francie orientale (887-899), puis Empereur (896-899), avait remporté contre eux une importante victoire à Louvain, en septembre 891. À force de défaites sur le continent, « les barbares demandèrent la paix et un traité »<sup>124</sup>. Comme on le voit, après l'épisode culminant des années 870, la tachycardie ralentit, les occurrences sont plus espacées et les armées vikings s'éloignent du cœur du royaume de Wessex. Les dernières traces du mot concernent le règne d'Edward l'Aîné (899-924), fils d'Alfred. Trois occurrences concernent l'épisode de la révolte d'Æthelwold, fils du roi Æthelred, qui revendique le pouvoir à la mort d'Alfred, contre son cousin Edward<sup>125</sup>. Il s'agit sans doute d'un très proche parent d'Æthelweard, peut-être son grand-oncle. Néanmoins, Æthelweard esquivé la question de cette révolte. Il signale qu'en 902 eut lieu la bataille de la Holme, entre gens du Kent et Danois d'East Anglia. Il mentionne la mort de plusieurs princes anglo-saxons, qu'il ne nomme pas, et d'un certain « Haruc, roi des barbares », inconnu par ailleurs, avant de préciser que « les barbares furent victorieux ». Les dernières occurrences du texte concernent des actes de guerre ultérieurs. En 909, « les barbares rompirent le traité contre le roi Edward, mais aussi contre Æthelred, qui tenait alors les régions de Northumbrie et de Mercie »<sup>126</sup>. Remontant le cours de la Severn, ils attaquent et pillent la Mercie, avant d'être annihilés par Edward et son beau-frère, l'*ealdorman* Æthelred

---

<sup>124</sup> ÆTHELWEARD, livre IV, chap. 3 : *agmina Francorum e contra insiliunt armis uictoriaeque funguntur numen, barbaro exercitu fugato... barbari uictoriae scandunt... cum barbarorum classiali littora complens Veteranum Saxonum... barbari consederant ponte in Parisiaco... post annum ex quo bella gessere barbari contra regem Earnulfum, quin Bononiam petunt... Obsecrant pacis barbari iamque faederisque statum.*

<sup>125</sup> R. LAVELLE, « The Politics of Rebellion : the Ætheling Æthelwold and the West Saxon Royal Succession, 899-902 », dans P. SKINNER (dir.), *Challenging the boundaries of medieval history : the legacy of Timothy Reuter*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 51-80. Voir plus récemment ID., *Places of Contested Power. Conflict and Rebellion in England and France, 830-1150*, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2020, notamment p. 161-175.

<sup>126</sup> ÆTHELWEARD, livre IV, chap. 4 : *Haruc rex barbarum... Barbari namque post existunt uictores... barbari pactum rumpunt Eaduardum regem aduersus, nec non contra Aetheredum, qui tum regebat Northhymbrias partes Myrciasque.*

de Mercie (881-911), lors de la bataille de Wednesfield, le 5 août 910. Enfin, en 937, « une immense bataille eut lieu contre les barbares à l'endroit nommé Brunanburh »<sup>127</sup>, sous le règne d'Æthelstan (924-939). Les barbares incluent une coalition hétéroclite, mêlant des Norvégiens de Dublin, sans doute païens, des Orcadiens, des Danois, sans doute chrétiens, des Bretons et des Écossais, chrétiens à coup sûr. En ce sens, la menace barbare disparaît avec l'élimination de la dernière grande armée païenne qui menaçait le Wessex. Le mot a donc un usage neutre, mais extrêmement cohérent chez Æthelweard. Est *barbare* l'armée viking païenne et réellement dangereuse, tandis que les armées plus petites, moins dangereuses ou chrétiennes ne méritent pas ce nom. Toutes les occurrences sont délimitées par l'arrivée d'une armée à Thanet en 850 et la destruction de forces coalisées à Brunanburh en 937, mais se concentrent sur les années 870, pendant lesquelles les défaites se multiplient jusqu'à la victoire décisive d'Alfred à Edington. Par suite, le mot apparaît finalement lorsqu'une victoire importante est remportée, manière implicite de glorifier le roi qui dirigeait l'armée à l'époque, conformément au rôle de faire-valoir que le barbare joue parfois dans l'Antiquité<sup>128</sup>.

Sans présager que l'usage adopté par Æthelweard ait pu influencer qui que ce soit, on constate un usage rare, mais similaire, pour le second âge viking, qui débute dans les années 980. Les sources narratives latines étant quasi inexistantes pendant cette période, nous trouvons l'usage dans une poignée de chartes<sup>129</sup>. Dans l'exposé des motifs justifiant la donation de plusieurs rois à des monastères, le scribe se plaît ainsi à expliquer que les vikings ont détruit une partie du monastère. Cette tradition est récurrente à Westminster. Les « églises de Dieu sont ruinées aussi bien par les prélèvements impies que par les attaques régulières des barbares » plutôt au premier âge viking, mais aussi au second « par les fréquentes incursions de barbares et, par-dessus tout, de Danois, qui, du vivant de mon père Æthelred, faisaient irruption en Angleterre »<sup>130</sup>. Cependant, les deux documents cités font partie des nombreuses

---

<sup>127</sup> ÆTHELWEARD, livre IV, chap. 5 : *facta est pugna immanis barbaros contra in loco Brunandune*.

<sup>128</sup> B. DUMÉZIL, *Les barbares...*, *op. cit.*, p. XI ; R. MATHISEN, « Violence Behavior... », *op. cit.*, p. 32-34

<sup>129</sup> Sauf erreur de notre part, nous n'en trouvons aucune occurrence dans les principales hagiographies de la période anglo-saxonne tardive. B., *Vita Sancti Dunstani*, éd. M. LAPIDGE et M. WINTERBOTTOM, Oxford, Oxford University Press, 2012 ; WULFSTAN OF WINCHESTER, *Vita Sancti Æthelwoldi*, éd. M. LAPIDGE et M. WINTERBOTTOM, Oxford, Clarendon, 1996 ; LANTFERTH, *Translatio et Miracula S. Swithuni*, éd. M. LAPIDGE, Oxford, Oxford University Press, 2003 ; BYRHFTERTH OF RAMSEY, *Vita Sancti Oswaldi*, éd. M. LAPIDGE, Oxford, Oxford University Press, 2009 ; *Vita Sancti Kenelmi et Vita Sancti Rumwoldi*, éd. R. LOVE, Oxford, Clarendon, 2006.

<sup>130</sup> S 774 (en 969) : *Vidi ecclesias dei tam peccatis exigentibus quam crebris barbarorum irruptionibus dirutas* (vérifié sur le manuscrit, éd. S. D. KEYNES, Oxford, Oxford University Press, 1991, n° 37). S 1041 (en

forgeries de Westminster et doivent donc être écartés. Restent deux documents, tous deux écrits pour le compte du roi Æthelred II (978-1016), en 1001 et 1005, au moment où les Danois sont extrêmement menaçants, pour des monastères situés dans le sud-ouest du royaume, Shaftesbury et Eynsham. Ces deux documents font appel aux stéréotypes habituels à propos des barbares. La charte S 899, à l'instar de Bède à propos des Sarrasins, indique que les vikings menacent les reliques de Shaftesbury, et reprend le stéréotype de la fourberie des barbares. Par contraste, le document d'Eynsham est particulièrement verbeux et cumule les stéréotypes : « parce que, de notre temps, nous devons supporter l'embrasement des guerres et la destruction de nos œuvres, mais aussi parce que nous voyons advenir une ère périlleuse par la très cruelle déprédation des armées barbares destructrices, par la tribulation des nombreux peuples païens qui nous affligent jusqu'au massacre »<sup>131</sup>. Ici sont cumulées les idées de menace, de sauvagerie et de cruauté, ainsi que la destruction impie d'œuvres religieuses. Nous retrouvons donc les fondamentaux de la barbarie classique. Mais la concentration de ces mentions dans la zone du royaume où vécut Æthelweard une génération plus tôt ne peut être considérée comme un simple hasard. L'hypothèse d'une tradition locale doit être envisagée, d'autant qu'Æthelweard était le patron d'Ælfric, abbé d'Eynsham au moment où la charte est rédigée, et qu'Æthelmær, son fils, est le fondateur d'Eynsham<sup>132</sup>. Il semble qu'une telle tradition lexicale ait pu exister dans cette partie du royaume. Néanmoins, l'usage stéréotypique du terme dans les chartes contraste assez nettement avec la neutralité d'Æthelweard. Il serait sans doute prudent d'assigner cette tradition à une source commune qui, peut-être, remonte à Aldhelm<sup>133</sup>.

---

1065) : *Per frequentes incursiones barbarorum et maxime Danorum, qui patre meo Æðelredo uiuente irruptionem in Angliam fecerant* (vérifié sur le manuscrit, éd. W. B. SANDERS, Southampton, Ordnance Survey Office, 1878, vol. II, Westminster n° 18).

<sup>131</sup> S 899, déjà cité. S 911 : *Quia in nostris temporibus bellorum incendia direptionesque opum nostrarum patimur, necnon ex uastantium crudelissima depraedatione hostium barbarorum, paganarumque gentium multiplici tribulatione, affligentiumque nos usque ad internecionem tempora cernimus incumbere periculosa* (éd. J. M. KEMBLE, *Codex diplomaticus ævi saxonici*, Londres, Sumptibus Societatis, 1839-1848, n° 714).

<sup>132</sup> C'est ce qu'indiquent les préfaces d'Ælfric aux *Vies de saints* et aux *Homélies catholiques* dans J. WILCOX (éd.), *Ælfric's Prefaces*, Durham, Durham Medieval Texts, 1994, ainsi que la charte de fondation S 911. Pour les liens avec Shaftesbury, voir la mention élogieuse d'Æthelweard dans sa *Chronique*, livre IV, chap. 6, et le testament d'Æthelmær, S 1498, qui inclut aussi une donation à Eynsham.

<sup>133</sup> Les liens entre Aldhelm et Æthelweard, sur les plans stylistiques et lexicaux, ont fait l'objet de remarques dans A. LESTREMAU, *Donner sens au nom de personne dans le royaume anglo-saxon, X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, essai d'histoire sociale*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 246-247. *In fine*, l'appartenance de ces documents au « style



Relativement rare après Bède, la notion de barbarie, lorsqu'elle renvoie aux vikings, est généralement connectée au sud-ouest du royaume. Mais, comme on l'a vu avec Abbon de Fleury, l'interpolation dans Asser et les *Annales de Saint-Neot*, il s'agit aussi d'un trait qui caractérise certains auteurs continentaux et/ou postérieurs à 1066. Outre ces éléments, la référence est ainsi placée par Adelard de Gand, hagiographe flamand du XI<sup>e</sup> siècle, dans la bouche de l'archevêque Dunstan de Canterbury (959-988), dans une prophétie qui annonce « l'invasion des barbares »<sup>134</sup>. Elle revient également sous la plume d'un autre Flamand, qui rédige un éloge de la reine Emma, veuve des rois Æthelred II et Cnut, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, et qui place le mot dans la bouche du jeune héritier danois, chassé d'Angleterre après la mort de son père, Sweyn à la Barbe fourchue, en 1014. Cnut est alors contraint de fuir « la témérité de l'armée barbare », rejoint son frère Harald au Danemark et revient ultérieurement conquérir le royaume des Anglais<sup>135</sup>. L'Encomiaste de la reine Emma inverse donc la charge du stigmaté. C'est le roi danois qui représente la civilisation, face à des Anglais lâches et parjures. Évidemment, le point de vue n'est pas anglo-saxon, puisque l'auteur est flamand, et il n'est pas favorable aux Anglais, puisque l'auteur travaille pour Emma et a pour objet de justifier qu'elle ait pu épouser Cnut. En cela, l'utilisation du terme réactive d'importants stéréotypes, mais a surtout une valeur rhétorique, qui permet notamment de neutraliser l'image que les Danois avaient vraisemblablement dans les années 990-1010. De manière générale, l'ère des invasions vikings favorise la réutilisation du concept et son redéploiement selon un nouveau paradigme, proche de celui que développèrent les Romains, dont l'empire était menacé d'invasion, et les habitants de la Bretagne tardo-antique, lorsque les Anglo-Saxons païens les attaquaient.

---

herméneutique » mérite d'être relevée. Voir M. LAPIDGE, « The hermeneutic style in tenth-century Anglo-Latin literature », *Anglo-Saxon England*, 4, 1975, p. 67-111. Notons toutefois que le mot est quasiment absent des hagiographies latines écrites en style herméneutique, notamment chez Byrhtferth de Ramsey. Au-delà donc de ce style, ou au sein de ce courant, c'est donc la tradition locale qui semble prévaloir. *Contra*, pour une connexion liée à Winchester et l'évêque Æthelwold, M. GRETSCH, « Historiography and literary patronage », *op. cit.* et L. ROACH, « A Tale of Two Charters : Diploma Production and Political Performance in Æthelredian England », dans R. NAISMITH et D. A. WOODMAN (dir.), *Writing, Kingship and Power in Anglo-Saxon England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 252.

<sup>134</sup> ADELARD, *Lectiones in depositione S. Dunstani*, chap. XII, éd. M. LAPIDGE et M. WINTERBOTTOM, *The Early Lives of Dunstan*, Oxford, Oxford University Press, 2012 : *barbarorum impugnationem*. Nulle mention de barbares dans la *Vita Dunstani* composée à l'époque anglo-saxonne.

<sup>135</sup> ENCOMIUM, livre II, chap. 2 : *temeritatem barbarici furoris*.

La rareté du terme pour dénoncer les Danois après le règne d'Alfred et l'utilisation neutre qu'en fait Æthelweard au X<sup>e</sup> siècle laissent à penser qu'un nouveau paradigme se fait alors jour. À l'instar du barbare qu'intègre l'empire romain à l'époque tardo-antique, le barbare de l'ère anglo-saxonne tardive est destiné à être assimilé et entre dans le champ de l'accommodation<sup>136</sup>. C'est le cas de « l'armée barbare » que l'abbé Eadred de Carlisle aurait rejointe à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, afin qu'une alliance soit nouée entre la communauté monastique de Saint-Cuthbert et le roi danois Guthfrith, à la suite d'une apparition miraculeuse du saint, d'après une chronique construite au XI<sup>e</sup> siècle<sup>137</sup>. Ultérieurement, la même idée revient sous la plume de Wulfstan, chantre de Winchester, lorsqu'il décrit l'*imperium* exercé par le roi Edgar (959-975) sur la totalité de l'île de Bretagne<sup>138</sup>. Sous sa plume, les « peuples barbares » incluent tous les habitants qui ne sont pas anglais, qu'ils soient descendants de vikings, écossais ou gallois. Une logique similaire se fait jour dans le matériau diplomatique de la même période. Deux chartes de 956 font du roi Eadwig (956-959) le *basileus Anglorum et barbarorum* et une charte de 964 fait d'Edgar, son frère, le *rex gentis Anglorum et barbarorum et gentilium*. La première (S 573) est une forgerie qui copie la seconde (S 632), les deux concernant, sans réelle surprise, Shaftesbury. La troisième (S 725), dont l'authenticité n'est pas garantie, vient d'Abingdon, une autre maison monastique à laquelle Æthelmær lègue des richesses dans son testament. Ce dernier document oppose les barbares aux gentils, c'est-à-dire aux païens. On peut alors imaginer que les païens sont des Scandinaves qui n'auraient pas encore été convertis au christianisme, tandis que les barbares incluent plutôt les populations celtophones chrétiennes. Dans tous les cas, le mot permet de décrire une catégorie floue de peuples sur lesquels les rois anglais prétendent étendre leur domination<sup>139</sup>. Cette tradition est néanmoins percutée par le second âge viking qui, pour

---

<sup>136</sup> Sur cette notion cruciale, voir D. M. HADLEY, *The Vikings in England - Settlement, Society and Culture*, Manchester, Manchester University Press, 2006.

<sup>137</sup> T. J. SOUTH (éd.), *Historia de Sancto Cuthberto*, Cambridge, Brewer, 2002, § 13 : *barbarum exercitum*.

<sup>138</sup> WULFSTAN, *Narratio metrica de S. Swithuni*, éd. M. LAPIDGE, *The Cult of St Swithun*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 450 : *Splendidus imperio qui nomine fulserat Eadgar / Et felix plures iam tunc regnauerat annos ; / Inclitus Anglorum gentes et rexerat omnes / barbaricasque sibi Christo donante subegit*. « Edgar qui, splendide par son pouvoir, avait brillé de son nom et, bienheureux, avait alors déjà régné pendant plusieurs années ; ce roi illustre avait régné sur tous les peuples des Anglais et avait soumis à son pouvoir les peuples barbares, avec l'aide du Christ ».

<sup>139</sup> Cela fait écho aux dynamiques mises en évidence dans les chartes, dans A. LESTREMAU, « *Basileus Anglorum*. La prétention impériale dans les titulatures royales à la fin de la période anglo-saxonne », *Médiévales*, 75, 2018, p. 197-225.

autant, ne donne pas lieu à résurgence d'une équivalence stricte entre menace viking et invasion barbare, comme on l'a vu.

Cette raréfaction de la rhétorique fondée sur la dénonciation de barbares s'explique en bonne partie par la quasi-disparition des sources narratives latines entre le règne d'Æthelred II et la conquête normande. Force est de constater, à ce moment, que les sources textuelles sont plutôt écrites en vernaculaire, que l'on pense aux traductions alfrédiennes, aux homélies d'Ælfric d'Eynsham ou à la *Chronique anglo-saxonne*. Qu'en est-il en vernaculaire ? Tout semble simple lorsque l'on dit qu'il existe un calque du latin en vieil anglais. Le mot *bærbaeron* existe. Tout devient compliqué lorsque l'on précise qu'une seule occurrence est connue et qu'elle est issue du Canterbury Psalter (ou Eadwine Psalter), un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle<sup>140</sup>. L'insertion du mot coïncide avec le vers 1 du psaume 113, à propos du peuple de Harran, cité par Alcuin plus haut. Il s'agit donc d'un hapax, dans un document postérieur à la période anglo-saxonne, les équivalents d'époque anglo-saxonne, comme le psautier de Paris, rédigé au XI<sup>e</sup> siècle, donnant pour ce même passage *gramum folce*, « peuple furieux » et *elreordige*, « parlant une langue étrangère »<sup>141</sup>. En somme, la barbarie se traduit en autant de mots en vieil anglais que le mot latin a accumulé de sens complémentaires. L'enjeu est alors de voir quels mots les Anglo-Saxons utilisent lorsqu'ils traduisent des textes. Une première remarque concerne Æthelweard, qui adapte en latin un texte anglo-saxon : on a vu que le chroniqueur était friand du mot, mais ce n'est pas le cas de la *Chronique anglo-saxonne*, qui recourt à *deniscan*, « danois », *here/fird*, « armée », et *hæp(e)n*, « païen ». En somme, ces termes sont descriptifs pour deux d'entre eux, tandis que le troisième explique que *barbarus* disparaisse du *Chronicon* dès que les vikings ont accepté le baptême. La deuxième remarque repose sur l'exploitation des gloses anglo-saxonnes. Ainsi, dans un manuscrit du *De laudibus virginitatis* d'Aldhelm copié au X<sup>e</sup> siècle, une glose du XI<sup>e</sup> siècle explique le mot *barbarus* par *gentilis*, puis par *hæpen*<sup>142</sup>. Dans les *Colloquia difficiliora* d'Ælfric Bata, élève et copiste d'Ælfric d'Eynsham, une saynète présentant des novices anglo-saxons accueillant un moine étranger cultivé donne lieu à un échange. Les Anglo-Saxons, qui sont aussi des élèves, se présentent comme inférieurs : « nous sommes idiots et barbares et fades et déraisonnables et

---

<sup>140</sup> Cambridge, University Library, MS R.17.1, F. HARSLEY (éd.), *Eadwine's Canterbury psalter*, Londres, Trübner, 1889. Pour le vocabulaire, voir J. Bosworth et T. N. TOLLER, *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford, Clarendon, 1898.

<sup>141</sup> BnF, ms lat. 8824, fol. 135r.

<sup>142</sup> Oxford, Bodleian, MS Dibgy 146, f. 67v.

sots »<sup>143</sup>. L'usage du mot est ici doublement utilisé à des fins pédagogiques : faire apprendre des listes de synonymes aux novices, mais aussi stigmatiser l'ignorance comme cause de péché. Or le mot, glosé dans un manuscrit de Durham du XI<sup>e</sup> siècle, établit une équivalence avec l'anglo-saxon *cyrlic*, « inculte, rustre, paysan »<sup>144</sup>.

Après ces extraits plutôt brefs ou infructueux, il convient de passer à un corpus plus large. L'abbé Ælfric d'Eynsham est connu pour son activité d'écrivain, de traducteur et d'homéliste<sup>145</sup>. Dans nombre de cas, il traduit des textes latins. Dans les *Vies de saints*, il reprend ainsi la *Passion des Maccabées*, où le mot *barbarus* est utilisé en latin. Ælfric s'adapte. Trois mots sont utilisés : *hæðenan*, « païen », *arleasan*, « impie » et *here*, « armée ». En revanche, dans les versions anglo-saxonnes de la *Vita Edmundi* et de la *Translatio Swithuni*, aucune équivalence claire n'est donnée pour les occurrences latines signalées plus haut<sup>146</sup>. La version anglo-saxonne de l'*Histoire ecclésiastique*, peut-être traduite à la demande du roi Alfred, date du début du IX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une version abrégée. Le nombre de passages où le mot *barbarus* apparaît est de douze (contre vingt dans l'original). Dans onze cas, le mot anglo-saxon est *elreord*, « celui qui parle une langue étrangère » (et donc incompréhensible)<sup>147</sup>, en accord total avec le sens initial du mot grec. Les personnes concernées sont les Scots et Pictes (I, 10), les Anglo-Saxons païens (I, 13 ; II, 5), le Gallois chrétien sanguinaire Cædwalla (II, 16) et son allié le roi anglo-saxon païen Penda de Mercie (III, 2), les Anglo-Saxons chrétiens, mais rétifs à l'enseignement du premier missionnaire scott (III, 3), le patois mélangeant irlandais et francique d'Agilbert (III, 5), toutes les menaces susceptibles de frapper l'Angleterre chrétienne du temps de Théodore et Hadrien (IV, 2) et les Frisons païens (V, 11 et V, 17). Ce choix un peu unilatéral n'est pas forcément très heureux, puisqu'il aplatit la notion initiale, en réduisant généralement la barbarie à une question purement linguistique, y compris lorsque ce sont des compatriotes qui étaient désignés. Le traducteur se rend compte de cette aberration, ce qui explique peut-être la seule exception à cette règle. Penda de Mercie est désigné comme *arleasa*, c'est-à-dire « impie » (III, 18). Ce

---

<sup>143</sup> ÆLFRIC BATA, *Colloquia difficiliora*, chap. 8, S. GWARA et D. W. PORTER (éd.), *Anglo-Saxon conversations : the colloquies of Aelfric Bata*, Woodbridge, Boydell, 1997, p. 188.

<sup>144</sup> Oxford, St John's College, MS 154, fol. 200v. En somme, l'habitant des campagnes, *cyrlic* en vieil anglais, *paganus* en latin, apparaît comme doublement « barbare ».

<sup>145</sup> H. MAGENNIS et M. SWAN (dir.), *A Companion to Ælfric*, Leyde, Brill, 2009.

<sup>146</sup> W. W. SKEAT (éd.), *Ælfric's Lives of Saints*, Londres, Trübner, 1881-1900.

<sup>147</sup> T. MILLER (éd.), *The Old English version of Bede's Ecclesiastical history of the English people*, Londres, Trübner, 1890-1898. Je renvoie au numéro du Livre et du chapitre entre parenthèses.

tour d'horizon indique les différentes polarités du mot : les questions linguistiques (*elreord*, mais aussi *ungereord*, « celui qui parle une langue étrange »), la violence (*gram*, mais aussi *wæhlreow*, « cruel »), l'ignorance (*cyrlisc*, et parfois *ungerad*, « rustique, inculte ») et enfin le paganisme (*hæþen*, mais aussi *arleasan*, avec le sens d'« impie », « cruel » et « sans honneur »)<sup>148</sup>. S'ils n'ont pas de mot spécifique pour désigner le barbare, les Anglo-Saxons optent néanmoins pour des mots qui gravitent autour de cette notion. À n'en pas douter, cela démontre qu'ils ont particulièrement bien compris ce que ce concept recouvrait, mais tend également à l'affaiblir, en lui enlevant la totalité des connotations qu'il admet.

En conclusion, nous pouvons constater que le mot a été transmis de manière passablement fidèle dans la littérature anglo-saxonne. De Bède, Aldhelm et Alcuin jusqu'aux sources plus tardives, le concept se transmet correctement, en conservant la plupart de ses connotations. Sans y voir un cas de « romanité obsessionnelle »<sup>149</sup>, il est évident que Bède et certains auteurs, à l'époque d'Alfred ou d'Edgar, comme Æthelweard, se sentaient un peu romains. Néanmoins, le caractère changeant du concept est patent. Bède, en particulier, le fait changer de référent de manière constante dans l'*Histoire ecclésiastique*, de manière à transformer un peuple qui avait tout pour être barbare en peuple civilisé par le miracle de la conversion : les Anglo-Saxons deviennent ainsi un *populus Dei*, qui rejette la barbarie au-delà de lui-même, y compris chez ceux dont il a tiré sa civilisation. Les Anglo-Saxons apparaissent en conséquence comme des « fils de païens n'imitant pas les rites ancestraux »<sup>150</sup>. Cette transformation participe au *topos* biblique de la conversion de Paul, lui-même apôtre des *gentes* païennes, mais permet de redéployer cette catégorie dans une perspective à la fois chrétienne et « romaine », à l'encontre des menaces présentes dans l'environnement très instable du monde insulaire au X<sup>e</sup> siècle. Toutefois, cet usage a tendance à ne pas s'implanter durablement, ni à être utilisé de façon courante. Il est surtout utilisé par un très petit nombre de textes latins du X<sup>e</sup> siècle, notamment dans le sud-ouest de l'île, particulièrement par le chroniqueur Æthelweard, héritier à plus d'un titre d'Aldhelm, et dans le *scriptorium* de Shaftesbury auquel il était peut-être lié. Cela passe, en vieil anglais, par l'utilisation de mots

---

<sup>148</sup> B. DUMEZIL, « Le Moyen Âge ou l'éloignement de la barbarie », dans B. DUMEZIL (dir.), *Les barbares*, Paris, Puf, 2016, p. 76-77.

<sup>149</sup> Y. COZ, *Rome en Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VII<sup>e</sup> siècle à 1066*, Paris, Garnier, 2011.

<sup>150</sup> L'expression est empruntée à PIERRE LOMBARD, *Commentaria in Psalmos*, à propos du Psaume 146, v. 9-10, J.-P. MIGNE (éd.), *Patrologia Latina. P. Lombardi Opera Omnia*, Paris, 1854, col. 1277.

qui traduisent une partie du concept d'origine, mais avec des choix imprécis, qui font notamment prédominer l'acception linguistique du terme dans la seule source faisant apparaître de nombreuses traductions du mot.

**Résumé :** Depuis l'Antiquité gréco-romaine, la représentation de l'altérité prend souvent le nom de « barbarie ». Chaque peuple étranger, menaçant, inférieur, mais parfois aussi érigé en modèle, incarne une forme de barbarie. À coup sûr, Bretons, Anglo-Saxons et envahisseurs vikings ont pu représenter une forme de barbarie par rapport aux « civilisations » qu'ils menacèrent. L'objet de cet article est de saisir comment la notion évolue quand ces peuples s'approprient ces notions et se glissent dans la peau de civilisations menacées par une nouvelle barbarie. L'étude inclut la totalité de la période anglo-saxonne et la plupart des sources narratives (Annales, chroniques, hagiographies) et diplomatiques (chartes anglo-saxonnes) produites en Angleterre entre le temps des migrations et la Conquête normande.

**mots-clés :** Angleterre, barbares, Bretons, Anglo-Saxons, vikings, représentations, chartes, chroniques, hagiographies